

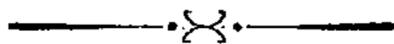
LA

PRESSE DUNKERQUOISE

de 1868 à 1898

PAR

EMILE BOUCHET, MEMBRE ACTIF



ALMANACHS ET ANNUAIRES

Le travail de M. J.-J. Carlier, consacré à l'étude des almanachs, annuaires et journaux parus à Dunkerque, dont nos lecteurs ont pris connaissance, s'arrête en 1868.

Depuis lors, trente ans se sont écoulés ; aussi, il y a-t-il lieu de compléter rapidement cette étude, car, dans ce long espace de temps, les organes de publicité politiques, commerciaux, maritimes et autres, se sont grandement multipliés à Dunkerque. Quelques-uns n'ont eu qu'une existence éphémère, d'autres, au contraire, ont présenté une vie plus longue, et tous méritent une mention, car tous, dans une certaine mesure, indiquent la marche des idées et celle du mouvement intellectuel ou politique de notre ville.

Nous ne saurions pourtant prétendre à suivre ce mouvement dans toutes ses fluctuations, car, à

vouloir le tenter, on ne saurait éviter un terrain que notre Société, désireuse d'être, avant, tout un centre d'union et de rapprochement pour les Dunkerquois amis des recherches historiques, se refuse à aborder : le terrain politique ; mais, tout au moins, est-il possible de se servir d'un excellent travail bibliographique sur la presse dans le département du Nord, intitulé : *Nos Journaux*, de M. Lepreux, pour dresser un rapide inventaire des feuilles parues à Dunkerque.

Auparavant, toutefois, disons quelques mots des Almanachs et Annuaire de notre ville.

On a vu, dans l'article qui précède, que plusieurs opuscules de ce genre avaient été publiés à Dunkerque par différents imprimeurs.

Ces petits livres, qui avaient joui d'une vogue si prolongée, perdirent la faveur du public, et, pour retrouver un Annuaire de Dunkerque, il faut arriver jusqu'en 1876. La disparition d'un recueil de ce genre était évidemment regrettable, car on y trouve condensés, sous un petit volume, une foule de renseignements fort utiles, qu'il est malaisé de réunir. MM. Delbèke et Mine résolurent de remettre à la disposition du public, un instrument commode d'informations et firent paraître, à la fin de 1875, un ouvrage dont voici le titre complet : *Almanach du Commerce, de la Marine, de l'Industrie, de la Magistrature, de l'Administration, et Annuaire général des Adresses de la Ville de Dunkerque*. Au-dessous de ce titre, on avait inséré une sorte de résumé de la table des matières, ainsi conçu :

CET OUVRAGE CONTIENT :

Les heures et hauteurs de la pleine et de la basse mer du matin et du soir, pour chaque jour de l'année ; l'état de la

rade et du port de Dunkerque ; la carte de la rade de Dunkerque et du détroit du Pas-de-Calais ; le règlement d'arrimage au port d'Anvers ; les renseignements relatifs au commerce, à la navigation, à l'industrie, à l'agriculture, aux sciences, lettres et arts ; les signaux de marée ; les règlements divers de police et du port ; les usages du commerce ; le barème du creux des futailles ; le tarif de l'octroi ; le chemin de fer, la poste et le télégraphe électrique, etc., etc... ; le nom des rues, quais, places, etc., par ordre alphabétique, avec leurs tenants et aboutissants ; la liste de toutes les autorités civiles, militaires, judiciaires et religieuses ; de toutes les administrations de bienfaisance ; la liste générale, par ordre alphabétique, de tous les fonctionnaires, commerçants, industriels, propriétaires ; enfin, la liste de chaque personne, rangée par rues et par numéros de maisons.

Pour pouvoir insérer tant de matières, le petit in-16 de l'ancien Almanach Lorenzo, qui parut jusqu'en 1883, n'était pas suffisant. MM. Delbèke et Mine, qui voulaient que leur ouvrage répondit à son sous-titre de : *Guide indispensable du Commerçant, de l'Industriel, du Touriste et du Marin*, firent choix du format in-8° imprimé sur deux colonnes, pour une partie du volume, et sur trois, pour la portion réservée aux adresses. L'impression, confiée à l'imprimerie A. Jouglet, 25, rue des Chaudronniers, est soignée et très nette.

Dans les années suivantes, de 1877 à 1881, les éditeurs continuent leur entreprise. Leur *Almanach du Commerce* reçut de notables modifications. Aux adresses de Dunkerque vinrent s'ajouter celles de Bergues et de Bourbourg d'abord, puis, celles des autres chefs-lieux de cantons, et celles des cinquante-six communes de l'arrondissement. En outre, dans ce cadre fixe, en quelque sorte, on ajouta une partie variant

chaque année. Ce n'est pas la moins intéressante. Ainsi, en 1876, nous trouvons une étude sur le port et la rade de Dunkerque ; en 1877, un historique du port ; en 1878, la voilure moderne dans son détail ; en 1879, la série de prix des ouvrages de bâtiments payés aux entrepreneurs de Dunkerque ; en 1880, toute une série de documents sur les travaux d'extension et d'amélioration du port ; en 1881, les règlements de police ou arrêtés municipaux, publiés de 1809 à 1876.

A partir de 1881, MM. Delbèke et Mine qui avaient, depuis 1879, confié l'impression de leur *Annuaire* à M. Paul Michel, rue de la Marine, en cédèrent l'exploitation à une société de publicité parisienne, l'Agence Ewig.

Plus attentive à donner des renseignements précis, que préoccupée d'introduire des documents nouveaux, celle-ci y supprima ce que nous avons appelé le cadre mobile, et ce cadre n'a pas été rétabli depuis lors, bien que la publication ait passé en d'autres mains, ou plutôt qu'elle ait, après une interruption de deux années (1884-1885), vu de nouveau le jour sous un titre un peu différent.

Effectivement, soit qu'elle n'eut pas trouvé l'entreprise assez rémunératrice, soit qu'elle eut fait elle-même de mauvaises affaires, l'Agence Ewig cessa la publication de l'*Annuaire* en 1883.

Deux ans plus tard, M. G. Baudalet, rédacteur en chef, propriétaire de la *Flandre*, dont il sera question plus bas, lui donna une suite dans le même format et l'imprima en caractères identiques, sous le titre de : *Almanach-Annuaire de l'arrondissement de Dunkerque*, contenant le répertoire général des adresses de

Dunkerque, Bergues, Gravelines, Bourbourg, Hondschoote, Wormhout, et des communes de l'arrondissement, édité par G. Baudalet, imprimeur.— Dunkerque, imprimerie du journal la *Flandre*, 30, rue Nationale.

Lorsqu'en 1894, M. Baudalet fut contraint, par son état de santé, de vendre son imprimerie et les publications qui en dépendaient, le nouveau propriétaire continua à faire paraître le volume. Il se contenta d'en modifier légèrement le titre par la suppression du mot « almanach », et, sauf ce détail insignifiant, qu'il eut été inutile de noter si nous ne tenions pas à être d'une exactitude rigoureuse, on peut dire que, depuis que MM. Delbèke et Mine en ont abandonné la direction, l'*Annuaire de Dunkerque* constitue, avant tout, un très utile répertoire d'adresses. Il continue à paraître, et il serait très désirable que son éditeur lui rendit, en partie, son caractère primitif, en y faisant entrer des documents variables chaque année.

PRESSE POLITIQUE

Au moment où J.-J. Carlier, dans une étude publiée par le dernier *Bulletin* de l'*Union Faulconnier*, et que nous nous proposons de compléter ici, conduisait l'histoire de la presse locale jusqu'en 1868, deux journaux paraissaient à Dunkerque. Le plus ancien, *L'Autorité*, était le plus prospère. Organe du gouvernement impérial, il recevait ses inspirations de la Préfecture, et se bornait à puiser, dans les informations de l'*Agence Havas* ou dans les feuilles officieuses, la matière de ses articles. S'il est vrai, comme le déclare J.-J. Carlier, que *L'Autorité* était obligée de ménager l'autorité, celle-ci, en échange, ne lui

ménageait pas ses faveurs. La propriétaire du journal, M^{me} Kien, avait eu longtemps le monopole des annonces judiciaires de l'arrondissement, et conserva, jusqu'en 1870, celui de presque toutes les impressions administratives. C'était, pour l'imprimerie, une source de bénéfices qui n'était pas négligeable, et qui méritait bien qu'on lui sacrifiât un peu d'indépendance.

La rédaction de la partie locale était un peu plus libre de ses mouvements. M^{me} Kien mettait elle-même la main à la pâte, assistée de M. Habar, rédacteur en chef-gérant, de M. Lucas (qui, sous le voile de l'anonyme, lui prêtait un concours assidu, et d'un rédacteur-reporter, M. Jules Bertrand. De plus, aux ouvriers de la première heure, Victor Derode, Raymond de Bertrand, Dasenberg, Gervoson, Lesenne, avait succédé toute une pléiade de collaborateurs ; les uns envoyaient au journal des correspondances parisiennes, en échange d'une rémunération ; les autres apportaient bénévolement des articles ; les uns et les autres, en général, non signés.

Jules Bertrand, dont le nom paraissait rarement à la suite de ce qu'il écrivait, les provoquait souvent, car il aimait peu le travail, et il était bien aise de remplacer l'article qu'il aurait dû faire par la copie d'autrui. Il n'en avait pas toujours été ainsi, mais, fatigué, il préférait au cabinet de rédaction de la rue Nationale, les stations dans les cercles et les cafés où il prenait plaisir à remémorer les souvenirs de son existence passée, alors qu'à Paris, il fréquentait assidûment les littérateurs les plus connus et les plus distingués.

Bertrand était, en effet, une épave de la vie parisienne et une physionomie originale sur laquelle

la fréquentation des bohèmes marquants de l'époque romantique, les Théophile Gautier, les Monselet, les Banville, avait laissé une empreinte indélébile.

Originaire de Bourges, Jules Bertrand (de St-Rémy) était venu de bonne heure à Paris, où son talent d'écrivain lui avait promptement fait une place enviée ; ses chroniques à l'ancien *Figaro* et dans d'autres feuilles, ont eu leur moment de vogue ; il a composé et semé aux quatre vents du ciel, un grand nombre de poésies qui témoignent d'une véritable inspiration et d'une grande habileté technique. Quelques-unes, mises en musique par Faure : *Les Rameaux*, *Sancta Maria*, par exemple, sont devenues populaires. *Entre l'Amour et l'Amitié*, joué par Sarah Bernhard à ses débuts, sur la petite scène du théâtre de la Tour d'Auvergne, est un délicat bijou littéraire.

Jules Bertrand fut chargé, par M^{me} Rosenquest, de diriger, en 1864, le théâtre de l'Ancien Casino de l'Estran ; il sut y amener le public, et y risqua plusieurs tentatives de décentralisation artistique. Les amateurs ont gardé le souvenir d'un charmant petit opéra en un acte qu'il y fit représenter : *Les Noces Bretonnes*, dont l'auteur était M. Buot, alors chef de musique au 98^e de ligne, en garnison à Dunkerque, et compositeur très distingué. Toute jeune encore, sa fille, Madame Marie-Laure, préludait, sur notre scène estivale, en récitant des fables, des monologues et des poésies, à une brillante carrière dramatique ; on y entendait souvent aussi Mademoiselle Elisa de Try, qui devait, plus tard, se faire une place parmi les virtuoses du violoncelle.

Ce fut après une direction de trois ans, que Bertrand entra à la rédaction de *L'Autorité*, et, bien qu'il ne se

consacrât pas sans regret ni un peu de laisser-aller dédaigneux, à un journal où il se trouvait déplacé; soit dans cet organe, soit dans la feuille d'opinion différente, le *Phare*, où il passa, plus tard, avec armes et bagages, il a laissé des morceaux charmants. Ses comptes-rendus des représentations théâtrales sont souvent des modèles dont feraient bien de s'inspirer ses successeurs, tant il y jugeait, avec tact et mesure, les œuvres jouées et leurs interprètes.

Le second journal publié dans notre ville, au moment où J.-J. Carlier rédigeait le *Supplément* de son histoire de la presse locale, le *Pilote Dunkerquois* était alors à l'agonie, car il cessa brusquement de paraître le 30 Janvier 1868, après avoir vécu huit ans d'une existence anémique. Son premier numéro avait vu le jour le 13 Octobre 1860 ; il était du format petit in-folio, et avait adopté le grand in-folio dès son quarante-et-unième numéro.

M. Lepreux fait beaucoup d'honneur à cette feuille commerciale et maritime, en la considérant comme le représentant des idées républicaines ; étrangère à la politique, elle montrait tout au plus une vague tendance libérale, que le *Messenger du Nord* accentua lorsqu'il recueillit sa succession.

Le *Messenger du Nord* avait été fondé dans un but parfaitement défini, pour servir d'organe à l'Union libérale qui avait fait triompher, aux élections législatives de 1863, la candidature de M. Ignace Plichon, sur celle de M. de Clebsattel, soutenu par l'Administration. Il naquit le 1^{er} Février 1868 et continua à paraître trois fois la semaine, jusqu'au 12 Novembre 1872. Entre cette date et le 8 Octobre 1874, époque de sa disparition, il fut quotidien.

Journal monarchique et catholique, qui se rapprocha du Gouvernement lorsque M. Ignace Plichon eut reçu, dans le cabinet Olivier, le portefeuille des Travaux publics, le *Messenger du Nord* fut, dans les dernières années de son existence, le premier journal dunkerquois à grand format.

Il avait, pour directeur-propriétaire-gérant, M. Clément d'Anglebert. Docteur en droit, conduit successivement, par les hasards de l'existence, dans les deux mondes, celui-ci avait beaucoup vu et beaucoup retenu. Ses connaissances variées, la solidité de ses articles, la courtoisie de sa polémique, lui acquirent une influence personnelle qui lui valut, un instant, une place au conseil municipal ; mais on peut dire qu'il ne tira pas de sa situation tout le parti qu'il eut pu en obtenir, dans l'intérêt même du journal. Fatigué et malade, il ne prêta pas toujours aux questions purement locales, toute l'attention qu'elles méritaient, surtout dans un port, dont l'importance commerciale et maritime commençaient à prendre un grand développement. Les questions générales et d'économie politique le séduisaient davantage, il les possédait bien, il les trouvait plus faciles à traiter, et le pouvait faire aisément du fauteuil où la souffrance l'immobilisa longtemps.

A la fin de 1873, M. d'Anglebert prit un grand parti. La situation politique avait bien changé depuis le jour où le *Messenger du Nord* avait lancé son premier numéro. La République avait succédé à l'Empire ; *L'Autorité* n'était plus le seul concurrent avec lequel il fallut soutenir la lutte ; le parti républicain avait son organe dans le journal *Le Phare*. Il était donc opportun de rompre avec le passé, au moins

en apparence. Sans modifier ni son format ni sa ligne politique, le *Messenger* subit un avatar.

Reprenant un titre que M. Hilaire Comignan s'était proposé de donner à une feuille, dont il avait lancé quelques numéros en Janvier 1870, sans pousser plus loin son entreprise, M. d'Anglebert donne, au successeur du *Messenger*, le nom de *Journal de Dunkerque et du Nord de la France, politique, commercial et d'annonces, Moniteur du Littoral et de la Frontière*.

La collection de cette feuille, qui parut du 20 Décembre 1873 au 31 Décembre 1881, comprend 3.433 numéros. Malgré cette existence assez longue, le journal, dont le tirage était fort restreint, n'eut qu'une vie précaire. Séparé seulement par une nuance imperceptible de l'*Autorité*, devenue, depuis la chute de l'Empire, le porte-parole assez pâle du parti conservateur, et qui possédait sur lui l'avantage d'une vie plus longue, le *Journal de Dunkerque* nourrissait à peine son directeur. On le vit bien lorsque d'Anglebert mourut. Il fallut alors liquider une situation précaire ; le matériel de l'imprimerie et le titre du journal furent acquis, pour une somme minime, par le *Phare de Dunkerque*, qui modifia alors son titre de la façon suivante : *Le Phare, Journal de Dunkerque*.

Quelle était cette feuille ?

Pendant toute la durée de l'Empire, les républicains d'opinion et de doctrine n'avaient pas eu de tribune qui leur fut propre. Lorsque la législation sur la presse, devenue moins rigoureuse, avait permis à la voix de l'opposition de se faire entendre, à Dunkerque comme ailleurs, les opposants de toute provenance, républicains, orléanistes, légitimistes, s'étaient coalisés, mais les premiers, sans racines dans les masses,

n'occupaient pas une place prépondérante dans la rédaction du journal.

Les événements de 1870 modifièrent profondément cette situation. Bien qu'après la guerre, l'acceptation de la forme de gouvernement qui nous régit fut, pour beaucoup de ceux qui l'adoptèrent, un acte de sagesse et de raison, il n'en résulte pas moins que, par le fait même que l'on était en République, les républicains de la veille et ceux du lendemain, assez effacés jusque-là, prirent, tout-à-coup, une influence chaque jour grandissante. Dès lors, les forces primitivement réunies sous le drapeau de l'Union libérale se scindèrent.

A Dunkerque, pour ne parler que des journaux qui y étaient alors publiés, l'*Autorité* changea de couleur ; d'organe gouvernemental qu'elle était, elle devint celui de l'opposition conservatrice et de l'orléanisme ; le *Messenger du Nord* et le *Journal de Dunkerque*, tout en nageant dans les mêmes eaux, accentuèrent la note religieuse et catholique. De là cette situation étrange que, seule, la République n'avait pas, parmi nous, de feuille attitrée.

Il ne pouvait en être longtemps ainsi, et il est même étonnant qu'il ait fallu attendre, pour la voir paraître, jusqu'en 1873. A cette époque, quelques hommes dévoués à la République fondèrent, de leurs propres deniers, un journal tri-hebdomadaire : *Le Phare*.

On en confia, au début, la direction à l'un des vétérans de l'ancienne presse locale, M. Victor Vandewynckel, longtemps notaire à Bergues, jadis rédacteur de *La Vigie*, cette feuille d'opposition au Gouvernement de Juillet, dont J.-J. Carlier nous a résumé l'histoire. Aux côtés de M. Victor Vandewynckel, M. Taverne

prit les fonctions de rédacteur en chef ; mais, son passage dans les bureaux de la rue du Sud, où s'imprimait le journal, fut de courte durée. Lorsque M. Vandewynckel abandonna la gérance pour raison de santé, il le suivit dans sa retraite.

On n'alla pas bien loin pour lui chercher un successeur. Tandis que M. Auguste Deworst, que ses occupations précédentes ne semblaient guère avoir préparé à semblable besogne, prenait la gérance, Jules Bertrand, que nous avons déjà vu à *L'Autorité*, passait, avec désinvolture, du camp conservateur au camp républicain, en assumant les fonctions de rédacteur en chef du *Phare*.

La volte-face subite de ce sceptique pour lequel on peut plaider la circonstance atténuante d'impérieux besoins d'argent, apportait-elle une force au journal ? C'est douteux. Si Jules Bertrand, pendant son séjour déjà ancien à Dunkerque, s'était créé, un peu de tous côtés, de nombreuses relations personnelles, si son talent d'écrivain n'était pas à dédaigner, et si sa connaissance des questions locales pouvait être précieuse, le fait de brûler ce qu'il avait adoré diminuait considérablement cette force.

A cette époque, l'ardeur des luttes politiques et l'acuité des polémiques étaient arrivées à une intensité dont on ne peut se faire une idée à distance, et qui n'ont été dépassées qu'aux beaux jours du Boulangisme. A la suite d'un échec électoral du parti républicain, Bertrand, exaspéré, fit passer dans le journal, et sans consulter personne, une poésie virulente commençant ainsi :

Dignes fils de Jean-Bart, vous êtes des bâtards.

Quand la discussion est montée à ce ton, elle nuit à la cause qu'elle prétend servir. Le patriotisme local fut profondément blessé, et Bertrand dut, peu après, abandonner la rédaction en chef du *Phare*.

Ce départ coïncida avec une transformation intérieure du journal. Les quelques personnes qui, dans un intérêt de parti, avaient consenti de larges avances de fonds en sa faveur, renoncèrent à continuer seules leurs sacrifices, et, au mois d'Avril 1887, il fut fondé, au capital de 60.000 francs, une société qui en devint propriétaire.

A partir de cette date, on voit s'effectuer plusieurs changements de rédacteurs en chef. Le premier, un intérimaire, fut M. A. Georges, puis vint M. de Boissadan; celui-ci eut, pour successeur, M. Nadal qui abandonna, si je ne me trompe, la plume de journaliste pour s'enrôler, je ne sais à quel titre, dans la grande armée des fonctionnaires. Un écrivain de valeur, M. Lagrillère-Beauclerc, qui avait fait ses premières armes dans la presse lilloise, présida ensuite à la rédaction; enfin, il fut remplacé par M. Alexandre Tubert, dont le nom se lit toujours sur les manchettes de l'*Avenir de Dunkerque*. Ce journal, sur lequel nous reviendrons tout à l'heure, recueillit, en 1894, la succession du *Phare* et de son remplaçant le *Dunkerque*.

Ce court résumé de l'existence mouvementée du *Phare*, et surtout cette succession rapide de rédacteurs en chef, montrent que la direction d'un journal n'était pas, il y a quelques vingt ans, une tâche facile à Dunkerque, car, nulle part, les divergences politiques n'étaient plus accentuées, les opinions plus ardentes. On se livrait, pour ainsi dire, le *struggle*.

for life, puisque les partisans de la République s'acharnaient à la conquête du pouvoir, en s'emparant des fonctions électives à tous les degrés, tandis que les conservateurs de toutes nuances qui les détenaient, n'épargnaient rien pour les garder. La polémique de presse dépassait la virulence, elle atteignait souvent l'injure, et ne reculait pas devant les personnalités blessantes. Dans ces conditions déplorables, le rédacteur en chef d'un journal de combat comme le *Phare*, était promptement brûlé, et se voyait obligé de passer la main. Le journal lui-même subissait les conséquences de cet état de choses ; on lui intentait des procès, il était frappé de pénalités pécuniaires qui faisaient, dans la caisse, de terribles saignées, et rendaient souvent difficile l'existence du journal.

L'histoire de la presse républicaine à Dunkerque ne serait ni exacte, ni complète si, faisant un retour en arrière, nous n'accordions une mention à une petite feuille dont la vie fut brève autant qu'accidentée, mais dont l'apparition marque une date et fut un symptôme. J'ai nommé : *Le Petit Radical, Journal des Travailleurs Dunkerquois, Organe de la Démocratie*, édité par l'Imprimerie Nouvelle, 12, rue du Quai, au prix de 5 centimes le numéro et paraissant deux fois par semaine en quatre pages in-4°.

Annoncé avec fracas à grand renfort d'affiches, son premier numéro porte la date du 21 Ventôse 84 (10 Mars 1876) ; le cinquante-huitième et dernier, celle du 9 Vendémiaire 85 (30 Septembre de la même année). Ce titre de *Petit Radical*, qui n'étonnerait plus personne aujourd'hui, attira l'attention et l'emploi du calendrier républicain au coin de la manchette

fut une bizarrerie voulue dont le rédacteur en chef, Napoléon Cornu, escompta l'effet.

Napoléon Cornu, fondateur, et on peut dire unique rédacteur du journal, est resté dans le souvenir de ses contemporains comme le type de l'étudiant de vingt-cinquième année ; il en avait gardé les mœurs, les goûts, les habitudes et les idées. Malgré une réelle intelligence, un esprit pétillant, et son titre d'avocat, malgré une belle fortune, qu'il dissipa follement, il ne sut se fixer à rien ni nulle part. Faute d'esprit de conduite, il gâcha sa vie, semblant croire que le meilleur emploi qu'un homme puisse faire de ses facultés est d'étonner la galerie. Il n'y a pas d'étonnements que Napoléon Cornu ne ménageât à ses concitoyens et, pour qui est au courant de la petite chronique médisante ou scandaleuse de Dunkerque en 1876, pour qui sait lire entre les lignes, *Le Petit Radical* est amusant.

Mais un pamphlet comme celui-là, malgré toute la verve de son auteur, ne réussit pas longtemps à piquer cette sorte de curiosité malsaine qu'éveille les premiers numéros. Le dégoût que soulève bientôt des personnalités devenues promptement outrageantes, car de jour en jour il faut forcer la note, ravalent bientôt les publications de ce genre au-dessous de rien. C'est ce qui arriva au *Petit Radical* qui succomba sous le mépris de tous.

Dans les années suivantes le catalogue de la presse périodique locale s'enrichit de deux numéros se rapportant à des journaux qui, sans présenter la physionomie accentuée du *Petit Radical*, ne firent comme lui que paraître et disparaître ; il suffit de les mentionner. Le premier fut *Le Courrier Dunkerquois*,

Journal hebdomadaire, paru le 12 Octobre 1880. Il sortait des presses de M. Paul Michel, rue de la Marine, était publié par M. Delville. Plus tard on le vit renaître de ses cendres, mais nous devons constater qu'il n'obtint pas meilleur succès. Le second, qui prit le titre de *Petit Dunkerquois* fut une feuille quotidienne sortie de l'imprimerie du journal dans le format grand in-folio. Il était dirigé par Louis Braumet, pseudonyme sous lequel se cachait une dame qui, par une série de tentatives, essaya, vers cette époque, de se faire une situation dans le journalisme local. Son premier numéro vit la lumière le 16 Octobre 1881. Il eut plusieurs éclipses, car nous avons retrouvé à la Bibliothèque Communale un premier numéro d'une nouvelle série daté du 13 Novembre 1890 ; mais nous manquons de renseignements pour suivre son histoire en détail.

Les essais tentés par les promoteurs des journaux précédents, qui pensèrent doter Dunkerque d'une feuille quotidienne à bon marché et qui étaient sans doute incités par le succès du *Petit Nord* de Lille dont la création remontait à 1878, ne furent pas suivis de réussite ; néanmoins l'expérience qu'ils inauguraient ne fut pas perdue.

Au commencement de 1882, un typographe qui avait longtemps travaillé dans les premières maisons de Lille et qui occupait alors les fonctions de prote au *Phare*, conçut le projet de créer un petit journal qui s'adresserait spécialement aux masses populaires et où la politique, à peine touchée, serait reléguée au second rang pour laisser la place aux questions locales. Il gagna à son dessein M. Lamirault-Savigny, ancien sous-officier d'infanterie, et à cette époque

employé dans une maison de transit de Dunkerque. Le 30 Avril 1882, paraissait le premier numéro du *Nord Maritime, Journal de Dunkerque et de la région, Echo des ports du littoral, politique, littéraire, agricole, maritime et financier.*

L'entreprise à laquelle se consacraient les deux amis était lourde, délicate; elle réclamait une assiduité, une application et une énergie constantes, car ils ne pouvaient compter que sur eux-mêmes.

M. Lamirault-Savigny, ne pouvait disposer de son temps que sa journée bien remplie; M. Chiroutre, de son côté, était seul à faire valoir la petite imprimerie commerciale qu'il avait fondée un an plus tôt.

Nos deux collaborateurs prenaient leur repas du soir en commun et arrêtaient la composition du numéro à faire, discutaient le sens des articles que M. Lamirault-Savigny devait rédiger, faisaient un choix parmi les communications trouvées dans la boîte du journal, puis, avec un matériel rudimentaire et l'aide d'un demi-ouvrier, M. Chiroutre composait toute la partie locale du journal. A minuit, il fallait se rendre à la gare pour prendre livraison des blocs tout composés, qui, envoyés de Paris, constituaient la première page. On revenait ensuite à l'atelier. Alors s'effectuait le tirage, et le metteur en œuvre de la petite feuille prenait à peine quelques heures de repos avant de se remettre au travail. C'était là, on l'avouera, une existence de véritable galérien, mais elle reçut pleinement sa récompense.

Imprimés sur du papier commun, en tout petits caractères souvent usés, insérant un grand roman *inédit* dont j'ai oublié le titre, mais qui, dans sa banalité, avait du moins l'avantage de ne rien coûter,

car je soupçonne fort Lamirault-Savigny d'en avoir échafaudé les inénarrables péripéties, les premiers numéros du *Nord Maritime*, criés dans la rue dès huit heures du matin, provoquèrent plus d'un sourire et suscitèrent plus d'une plaisanterie. Il ne manqua pas de prophètes pour annoncer la disparition prochaine de ce canard nouveau-venu. Ces prophètes se trompèrent.

Grâce à une connaissance très nette de leur public, de ses goûts, de ses idées, les rédacteurs du *Nord Maritime* virent rapidement s'accroître leur clientèle. Ils eurent une inspiration de génie le jour où, par la création de la rubrique : *Carillon de Dunkerque*, ils inventèrent les *grelots* que le premier venu pouvait mettre en branle.

Ce fut une sorte de tribune publique ouverte à quiconque avait à formuler une observation, à adresser une critique, à faire parvenir un avertissement sans frais. Sans doute, surtout au début, les *grelots* firent entendre plus d'un son discordant ; sans doute, la grande masse des *grelottiers* manquait d'atticisme et, à qui savait lire entre les lignes, lançait des pointes qui n'étaient pas pour plaire à tout le monde, mais ces méchancetés, assez anodines en somme, apportaient au journal un précieux élément de succès.

En présence de cette réussite, le *Nord Maritime* commença par se mettre dans ses meubles, puis agrandit successivement son format. Autour des deux fondateurs se groupèrent des collaborateurs plus ou moins bénévoles ; l'équipe des typographes, réduite tout d'abord à sa plus simple expression, dut être augmentée pour satisfaire aux exigences croissantes des lecteurs.

Mais le nombre de ceux-ci n'est pas toujours un indice certain de l'influence qu'une feuille publique, même très lue, peut acquérir réellement ; il faut qu'un événement permette d'en apprécier la force et l'étendue.

Pour le *Nord Maritime*, cet événement fut les élections municipales de 1884. L'Administration et le Conseil Municipal d'alors ne rencontraient devant eux aucun compétiteur. A la dernière heure, et malgré les protestations mêmes des candidats qu'il y inscrivit, le *Nord Maritime* composa une liste d'opposition conservatrice : elle fut élue tout entière au premier tour.

C'était caractéristique. Désormais le *Nord Maritime* prenait un rang sérieux dans la presse régionale et il fallut compter avec lui.

Une autre fois encore, il remporta un brillant succès, en contribuant puissamment à l'élection du général Boulanger.

Depuis lors, malgré l'indépendance qu'il affecte en matière politique, il est resté l'organe du parti nationaliste et révisionniste.

En résumé, en se souvenant des difficultés de la première heure, en voyant le chemin parcouru, le fondateur du journal dont il est l'âme, M. Chiroutre, peut être fier de son œuvre. La petite feuille qu'il a créée il y a dix-sept ans, qu'il publiait presque seul à ses débuts est devenue un journal de grand format ; l'atelier où il peignait s'est transformé en une imprimerie importante, occupée par de nombreux ouvriers, munie des instruments de travail les plus perfectionnés : presse rotative à tirage de 18.000 numéros à l'heure, machine à composer, etc. Autour de lui il a

su réunir un groupe de collaborateurs dévoués auxquels il donne une vigoureuse impulsion, auxquels il communique son ardeur et son activité.

Grâce à leur concours, il n'est aucune question intéressant Dunkerque qui ne soit, au jour le jour, étudiée, discutée, approfondie. Telle est la véritable cause du succès du journal et c'est par là que le *Nord Maritime* est devenu aujourd'hui l'organe de 50.000 lecteurs.

Il n'en était pas encore ainsi en 1884 où le *Nord Maritime* se débattait contre les difficultés de ses débuts ; pourtant l'accueil favorable qu'il recevait du public n'était pas sans inspirer des appréhensions à ses concurrents et, le premier, le propriétaire de la plus ancienne feuille locale, l'*Autorité*, comprit la nécessité d'une transformation. Un journal tri-hebdomadaire à 15 centimes le numéro, imparfaitement complété aux autres jours de la semaine par un *Bulletin Maritime*, ne satisfaisait plus aux exigences actuelles des abonnés ; pour conserver sa clientèle, pour l'étendre si faire se pouvait, il fallait opposer au *Nord Maritime* un autre journal quotidien de même format et de même prix. Ce fut à quoi s'appliqua avec ardeur M. Gustave Baudalet.

Celui-ci avait acquis le 1^{er} Octobre 1882 de M^{me} Kien et de M. de Saint-Hilaire la propriété de l'*Autorité* et celle de l'imprimerie où s'exploitait le journal. A peine les eut-il en mains qu'il songeait à tout changer. Pendant qu'il se préoccupait des moyens de réaliser ses projets (et qu'avec le concours précieux de M. Honoré Habar, attaché depuis l'origine à l'administration avec des titres divers), il se mettait au courant de l'esprit de ses abonnés ou des questions locales, il

se hâta de lancer *Le Bulletin du Nord*, une feuille in-folio non politique qui, en paraissant alternativement avec *l'Autorité*, complétait celle-ci, et à certains égards, la rendait, en quelque sorte, quotidienne.

Ce n'était là qu'un expédient ; M. Baudelet visait plus haut et cherchait mieux.

Le titre même de son journal : *L'Autorité*, au moment où il avait vu le jour, le 1^{er} Janvier 1854, avait pu être une dénomination bien choisie tenant lieu de drapeau et de programme ; trente ans plus tard, après la chute de l'Empire, il ne répondait à rien (1). De plus, M. Paul de Cassagnac se proposait alors de fonder, sous ce même titre, un grand organe du parti de l'appel au peuple et pour réaliser ce projet il se voyait obligé de faire suivre ce mot *l'Autorité*

(1) Dans l'étude que nous complétons, J.-J. Carlier a omis de signaler la circonstance assez caractéristique à la suite de laquelle le titre de *l'Autorité* fut attribué au journal que Vanderest fonda en 1854. Elle nous a été rapportée par une personne digne de foi, et mérite d'être notée.

Dans la pensée de Vanderest le journal destiné à se substituer aux feuilles dont il s'était rendu acquéreur et chargé de les remplacer, devait s'appeler *l'Union Dunkerquoise*. Le premier numéro portait en effet ce titre ; mais, dans l'intervalle écoulé entre l'apparition de ce numéro et la publication du suivant, le rédacteur en chef, Jules Delcro, se rendit à Lille où il eut un entretien avec le Préfet du Nord, M. Besson. Au cours de la conversation, Jules Delcro joua un mauvais tour à Vanderest. Il fit remarquer que ce mot *Union* sonnait mal en tête d'un journal inféodé au gouvernement de l'Empereur, car c'était le titre d'un important organe de l'opposition catholique et légitimiste à Paris. Cette observation assez saugrenue, fut prise pour argent comptant par le Préfet désireux de faire sa cour à Napoléon III. Vanderest, immédiatement mandé à Lille, eut avec M. Besson une discussion orageuse. Il fit en vain remarquer qu'il n'y avait pas de confusion possible entre *l'Union* sans épithète, journal de Paris, et *l'Union Dunkerquoise*, feuille provinciale, dont des circonstances locales justifiaient la dénomination. Le tout puissant fonctionnaire se refusa à rien entendre ; il lui intima l'ordre de changer le titre de son journal sous peine de perdre la faveur de l'Administration et lui indiqua lui-même la dénomination qui convenait au nouvel organe départemental. C'est ainsi que *l'Union Dunkerquoise* disparut dès son premier numéro et qu'en tête du second on trouva le titre qu'on a pu lire pendant trente ans au-dessus de ses colonnes : *l'Autorité*.

d'une adjonction, celle *de Paris* entre parenthèses, par exemple, comme on l'avait déjà fait pour l'*Ordre* à cause de l'existence d'une feuille provinciale. M. de Cassagnac et M. Baudalet s'entendirent : celui-ci céda à celui-là un titre qui était sa propriété. Le dernier numéro de l'*Autorité* dunkerquoise sortit des presses de la rue Nationale le 28 Février 1885 ; le lendemain, 1^{er} Mars, *La Flandre, Journal quotidien, politique, commercial, maritime et agricole de la Région du Nord à 5 centimes*, commençait sa carrière.

Ce premier numéro était une sorte de manifeste, car il s'ouvrait par deux articles qui ne pouvaient laisser aucun doute sur la ligne politique du journal. L'un était écrit par M. Edouard Hervé, l'autre par M. Paul de Cassagnac. Autant dire que le nouveau-né serait un journal d'opposition et de concentration conservatrice.

Ancien rédacteur du *Journal de Roubaix*, M. Gustave Baudalet n'était pas un nouveau-venu dans la presse ; polémiste ardent, sachant diriger ses coups, frapper fort et surtout viser juste, il eut été un remarquable rédacteur en chef ; malheureusement il n'était pas que cela au journal. Son esprit qui aimait à voir les choses de haut, souffrait de s'appliquer aux mille besognes de détail que comporte l'administration d'un journal nouvellement fondé ; elles l'absorbèrent malgré une application constante et un travail acharné ; il s'y perdit. Confiné dans son bureau, parfois aigri ou violent, il se contenta de suivre les avis qu'on lui apportait ; il ne chercha pas à se mêler au monde ou il n'en eut pas le loisir ; il ne se mit pas directement et personnellement en contact avec le public qui ne lui prêta pas son appui. Lancé à corps perdu, sans

grande conviction, dans l'aventure boulangiste quand le Comité de la presse orléaniste de Paris lui prescrivit de soutenir le général, il acheva dans cette rude campagne de ruiner sa santé et, atteint d'une infirmité cruelle, il dut, peu de temps après, déposer les armes.

Déjà, auparavant, essayant de lui donner plus de vitalité, M. Baudalet avait mis son journal en actions. L'affaire fut désastreuse pour les actionnaires comme pour le fondateur de *La Flandre* ; il fallut liquider à perte, mais le journal continua de paraître. M. Boyaval, qui en prit la direction, n'avait ni la force de volonté ni l'énergie nécessaires pour relever l'entreprise ; il passa la main au bout de quelques mois et ce fut l'Administration du *Nord Maritime* qui la ramassa.

Aujourd'hui, *La Flandre* n'est plus qu'une reproduction amoindrie de son concurrent d'autrefois. Même rédaction, mêmes matières. On ne ferait presque pas de différence entre ces deux sosies, si le premier, lancé un peu plus tardivement, ne donnait, grâce à son *fil télégraphique spécial*, imité jadis du *Petit Nord*, quelques nouvelles de la dernière heure qui manquent au *Nord Maritime*. On s'applique seulement à réserver dans ses colonnes une place prépondérante aux renseignements agricoles, qui intéressent particulièrement la clientèle de *La Flandre*, répartie surtout dans les cantons ruraux de Bergues, de Bourbourg, de Wormhout et d'Hondschoote.

Cette région constitue la seconde circonscription électorale de l'arrondissement de Dunkerque, représentée à la Chambre, depuis plusieurs législatures, par M. Henry Cochin, maire de St-Pierrebrouck. Aussi, à plusieurs reprises et en temps d'élection, a-t-on affecté au journal un rédacteur en chef parti-

culier. Une première fois, ce rédacteur en chef temporaire a été M. Mockers. Lors du dernier renouvellement de la Chambre, ce titre a été pris par M. Joseph Bon. Il s'est acquitté de sa tâche avec un talent peu commun. Aussi, après le combat, l'a-t-on laissé à un poste où il ne devait faire que passer; il a donné à *La Flandre* un regain de vitalité, une dose plus grande d'indépendance et d'individualité.

Cela n'était pas inutile. Il est juste que la partie de la population de l'arrondissement, dont les occupations sont plus spécialement agricoles, possède un organe à elle, car elle ne saurait s'intéresser, au même degré que les habitants du littoral, aux questions maritimes ou commerciales.

Trois journaux politiques représentaient à Dunkerque, en 1890, les principales opinions qui se partageaient le pays. Nous avons nommé, dans l'ordre chronologique de leur publication, le *Phare de Dunkerque*, le *Nord Maritime* et *La Flandre*. A cette date. M. A. Delville crut qu'il y aurait place au soleil pour une nouvelle feuille, d'autant plus capable d'être bien accueillie par l'opinion, qu'elle n'en aurait point. Le 21 Novembre 1890, parut le premier numéro du journal le *Sémaphore du Nord, écho de Dunkerque et du Littoral, Journal quotidien, maritime, commercial et politique, absolument indépendant*. Ce journal s'imprimait à Rosendael, dans le format in-folio; ses bureaux d'administration et de rédaction étaient situés à Dunkerque, 18, rue Faulconnier.

L'indépendance est une belle chose, surtout en politique; mais il est rare que ce soit une cause de succès en matière de presse. Le *Sémaphore du Nord*

en fit la triste expérience ; il vécut ce que vivent les roses, ou mieux, ne prolongea pas sa vie pendant toute la durée d'un hiver, car son dernier numéro porte la date du 7 Janvier 1891.

A la suite de ce journal mort-né, nous consacrerons un souvenir à une feuille qui fut tout aussi éphémère, ce fut *Le Port de Dunkerque, Bulletin quotidien paraissant tous les jours, le Dimanche excepté*, dans le format in-4°. Son directeur, M. G. Majoux y fit preuve d'un talent digne d'un meilleur sort, car le premier numéro porte la date du 15 Décembre 1893 et le dernier celle du 13 Juillet 1894. Il sortait des presses de M. Landais, 18, rue de la Gare.

Dunkerque avait vu, depuis un certain nombre d'années, paraître et disparaître des journaux consacrés à la défense des intérêts maritimes, industriels ou commerciaux de la région ; par contre, les intérêts agricoles semblaient sinon oubliés, du moins négligés, dans un pays dont l'agriculture est à bon droit réputée. Il sembla à M. Delville, ancien reporter au *Phare*, qu'il y avait là une lacune à combler. Au mois de Mai 1890, il lançait le premier numéro du *Fermier des Flandres et de l'Artois*, feuille in-4°, qui s'imprimait à la villa des Roses, à Rosendael.

Nous nous sommes un instant demandé s'il convenait de ranger le *Fermier des Flandres* dans la catégorie des journaux politiques, car, en général, il laissait à l'arrière-plan la politique pour s'occuper surtout des sujets qui intéressaient sa clientèle spéciale. La variété de son texte, la compétence technique de ses rédacteurs lui assurèrent de nombreux lecteurs. Il se répandit rapidement dans les arrondissements de Dunkerque, d'Hazebrouck et de Lille. Au moment des

élections de 1893, le *Fermier des Flandres* sortit de la réserve qu'il s'était imposée jusque-là. Il arbora hautement son drapeau et eut l'honneur d'être, dans notre région, le premier journal qui défendit cette idée que l'acceptation de la République comme forme de gouvernement n'est nullement incompatible avec le respect de la doctrine catholique et la pratique effective de la religion chrétienne.

Cette ligne de conduite répondait fidèlement aux opinions et aux sentiments de la majorité du corps électoral dans une portion importante de la Flandre. L'appui chaleureux du *Fermier* servit utilement la candidature législative de MM. Henry Cochin, l'abbé Lemire et Jean Plichon.

Le succès obtenu par son journal avait engagé M. Delville à accroître sa publicité. A l'origine le *Fermier des Flandres* paraissait une fois par semaine ; il devint bi-hebdomadaire. Mais ce mode de publication plus fréquent exigeait des dépenses trop élevées pour les ressources dont on disposait. Le vaillant petit journal cessa de paraître au moment où il tirait à 2.500 exemplaires. Son dernier numéro vit le jour à la fin d'Octobre 1895. Vendu à la *Dépêche* de Lille, il fusionna avec le *Nord Agricole*.

Le *Fermier des Flandres et de l'Artois*, organe des arrondissements de Dunkerque, Hazebrouck et St-Omer, dont nous venons de parler possédait un sosie : l'*Avenir de Rosendael*, devenu quinze jours plus tard l'*Avenir de Rosendael et de Malo-les-Bains*. Cette petite feuille, qui fit paraître hebdomadairement quarante-trois numéros entre le 4 Octobre 1891 et le 9 Août 1892, émanait de la même rédaction que le *Fermier* et sortait également des presses de M. Delville. Seulement une

place plus grande était attribuée dans ses colonnes à la discussion des questions de toute nature que soulève, à chaque instant, l'Administration des deux communes nouvellement créées et dont le développement rapide, favorisé qu'il est par des circonstances exceptionnelles, fait surgir, chaque jour des problèmes variés suscitant d'incessantes polémiques.

Si *l'Avenir de Rosendael et de Malo-les-Bains* n'eut pas une vie individuelle très longue, si même il n'est souvent que l'écho de potins de clocher grossis par les intéressés, néanmoins dans quelques cinquante ans, sa collection ne sera pas indifférente à étudier pour quiconque voudra connaître comment, en cette fin de siècle et en moins de trente ans, une plage de sable, nue et déserte, s'est transformée en une importante station balnéaire, ou comment un très modeste hameau de la banlieue dunkerquoise est devenu la ville de Rosendael.

En consultant la liste chronologique des organes politiques de la presse locale en ces dernières années, nous y relevons maintenant le nom du *Dunkerque, Journal républicain quotidien*.

On ne s'étonnera pas si nous nous bornons à mentionner ce journal ; il recueillait simplement la succession du *Phare*, contraint, par des raisons d'ordre intérieur, qui seraient sans intérêt pour le public, d'éteindre sa lanterne. Si le local de l'imprimerie fut transporté de la rue du Sud, 18, à la rue de Soubise, 28, et si M. Manier, placé à la tête de cette imprimerie, devint *ipso facto* gérant du journal, la rédaction en chef restait confiée à M. Alexandre Tubert. C'est assez dire que le journal changeait de titre sans modifier sa ligne politique. Au reste, *Le*

Dunkerque ne tarda pas à subir un nouvel avatar. Son premier numéro porte la date du 16 Juin 1894, et, dix-huit mois plus tard, il paraissait pour la dernière fois, le 31 Décembre 1895. Avec le début de l'année 1896, surgissait l'*Avenir de Dunkerque* qui poursuit, au moment où nous écrivons, le cours de sa carrière.

Ce titre, l'*Avenir de Dunkerque*, avait déjà paru aux vitrines des libraires en tête d'un journal qui n'eut, en 1870, qu'une existence éphémère, et dont M. Hilaire Comignan était le fondateur ; il n'en parut que quelques numéros. Son successeur, à vingt-six ans de distance, faillit lui-même ne pas jouir d'une vie beaucoup plus longue. La faillite personnelle de son imprimerie fut sur le point d'entraîner sa ruine ; le dévouement des amis qui le soutenaient le sauva, et ce fut justice. Il est bon que, dans une ville de l'importance de Dunkerque, chaque opinion politique respectable compte un représentant attitré dans la presse locale.

C'est, sans doute, cette nécessité qui a fait, coup sur coup, surgir en 1897 et 1898, trois journaux dont il nous reste à parler, pour achever l'espèce de revue que nous avons passée : le *Courrier Dunkerquois*, le *Torpilleur* et le *Clairon*. Pour n'avoir fait que paraître, ces feuilles n'en sont pas moins autant de manifestations d'un état d'esprit, que l'historien de la presse locale, forcé, par contre coup, de noter les variations de l'opinion publique, doit nécessairement mentionner.

Il y a longtemps qu'on a dit : on est toujours le réactionnaire de quelqu'un. C'est toujours vrai. Un petit groupe de catholiques ardents estima que les deux journaux, le *Nord Maritime* et *La Flandre*, qui

se rapprochaient le plus de leurs opinions, ne les représentaient pas suffisamment; ils créèrent, pour les défendre, le *Courrier Dunkerquois*.

Ce journal fut imprimé 18, rue des Sœurs-Blanches, par MM. Delay et Carton; son rédacteur en chef était M. Achille Liégeois. Mais les patrons de ce nouveau-venu se faisaient illusion sur le nombre de lecteurs qu'ils pouvaient attirer à eux; le public ne mit aucun zèle à favoriser leur entreprise; au bout d'un mois à peu près (le premier numéro du *Courrier* est du 7 Décembre 1896, le dernier porte la date du 5 Janvier 1897), il disparut.

Le résultat n'était pas encourageant, il n'éteignit pourtant pas l'ardeur du groupe de convaincus qui voulait être représenté dans la presse locale, et surtout, faire entendre sa voix au moment des élections générales fixées au 8 Mai 1898. De là, peu après, la création du *Clairon* qui n'était, en définitive, qu'un nouveau *Courrier Dunkerquois*, à tendances plus accentuées encore.

Le *Clairon*, vit le jour le 3 Mars et mourut le 12 Mai 1898, après avoir imposé à ses promoteurs des sacrifices d'argent, qui ne furent pas sans importance. Un grand luxe de crieurs, un bruit infernal de trompettes et les mille voix de la réclame, après avoir un instant excité la curiosité générale, ne parvinrent pas à prolonger son existence anémique.

On est toujours, disions-nous plus haut, le réactionnaire de quelqu'un. Le parti républicain progressiste, dont l'*Avenir de Dunkerque* est l'organe, et qui semble bien représenter la moyenne générale de l'opinion républicaine dans notre ville, devait l'apprendre à son tour.

Un des anciens rédacteurs de l'*Avenir*, le sieur Elisée Polvent avait jadis passé par le Grand Séminaire, et, ainsi qu'il arrive souvent en pareil cas, vouait une haine ardente à tout ce qu'il avait religieusement respecté, lança le *Torpilleur*, *Organe socialiste dunkerquois*, dont le premier numéro, dans le format petit in-folio, parut le 19 Octobre 1896.

A leur tour, les quelques meneurs socialistes qui se livraient à une propagande active de leurs doctrines parmi la population ouvrière qui vit des filatures et du port, possédait un journal où l'on s'attaquait avec une impartiale virulence aux orléanistes, aux conservateurs catholiques ou non, aux ralliés, aux républicains modérés comme aux républicains progressistes, voués tous au même mépris. C'était assez pour attirer l'attention sur la nouvelle feuille, et lui assurer, au début, un succès de vente. Les premiers numéros du *Torpilleur* furent d'abord hebdomadaires ; ils parurent ensuite deux fois la semaine, mais cette réussite des premiers temps ne se soutint pas : on ne saurait s'en étonner.

Le *Torpilleur* ne montra aucun souci de défendre des idées ; il se proposait de vivre, et vécut, en effet, de scandales ; il fut une tribune toujours prête à accueillir les injures et les calomnies, qui était accessible à qui, sous le voile de l'anonyme ou du pseudonyme, voulait répandre, sur les gens les plus respectables, des insinuations ordurières.

Semblable besogne n'exige ni esprit ni talent. La curiosité malsaine, que provoque toujours l'appel aux mauvais instincts de la nature humaine, fit bientôt place au mépris. Plusieurs de ceux qui avaient d'abord dédaigné les attaques d'un indigne

folliculaire, furent poussés à bout. Ils intentèrent au journal des actions en diffamation ; le 18 Avril, le sieur Polvent était mis en état d'arrestation ; le 26 Mai 1898, il était frappé d'une condamnation à huit mois de prison et à mille francs d'amende.

C'était plus que n'en pouvait supporter la caisse du *Torpilleur* ; le journal ne se vendait plus ; déjà depuis quelque temps sa publication était devenue irrégulière, car ses administrateurs ne trouvaient plus ni atelier pour l'imprimer, ni argent pour solder les achats de papier. Polvent disparu, une personnalité du parti socialiste de Lille, le citoyen Devernay, essaya de le soutenir. On voulait seulement le faire durer jusqu'après les élections législatives du 8 Mai 1898. Peu après il disparut. Son dernier numéro est du 10 Juillet 1898.

Un instant, quelques personnes animées des meilleures volontés s'étaient persuadées qu'il était possible d'opposer au *Torpilleur* un journal qui, sans atteindre à la même virulence et en affectant, néanmoins, une grande indépendance d'opinion et une réelle liberté d'expression, réussirait à le combattre. Telle fut la raison de la mise au jour du *Franc-Parleur*. Toutefois ses promoteurs s'étaient trompés. Quand on se décide à casser les vitres, on ne peut s'arrêter à mi-chemin. Il faut, pour se faire lire, ne rien ménager et, comme le nouveau journal conservait dans sa polémique le respect des choses respectables, il n'eut qu'une existence éphémère. Le premier numéro de cette petite feuille hebdomadaire in-4° porte la date du 13-20 Juin et le dernier celle du 10-17 Octobre 1897. Encore les derniers numéros sont-ils presque totalement pris par les programmes des représentations du Kursaal ou autres distractions balnéaires.

Nous voici, avec le *Franc-Parleur*, arrivé au terme de cette histoire de la Presse politique dunkerquoise. Il nous reste, pour achever notre tâche, à passer maintenant en revue les publications d'ordre non politique qui ont vu le jour dans notre ville depuis trente ans ; mais, peut-être, n'est-il pas hors de propos de tirer auparavant une conclusion générale des faits que nous venons d'observer :

Née sous la Révolution, réduite à un mutisme presque complet sous le premier Empire et restée, tout le moins en province, presque aussi silencieuse pendant la Restauration, la Presse politique n'a commencé à faire preuve de quelque vitalité que sous le Gouvernement de Juillet et la République de 1848. A la suite du coup d'Etat de 1852, et pendant une grande partie de la durée du second Empire, la Presse départementale fut bâillonnée ; c'est à peine si, dans la plupart des chefs-lieux ou des sous-préfectures, il exista un journal officieux placé sous la dépendance de l'Administration. Ce fut seulement vers la fin du régime que l'opposition put timidement faire entendre sa voix, quand la législation fut un peu moins draconienne ; mais à la suite des événements de 1870 les journaux surgirent de toutes parts, grâce à la suppression du droit de timbre qui en arrêtait le développement. Pour ne parler que de Dunkerque, le seul point qui nous intéresse, dans les trente dernières années on y a vu naître et mourir plus de journaux politiques qu'il n'en avait paru pendant les trois quarts précédents du siècle.

Bien des raisons d'ordre divers qu'il n'entre pas dans notre cadre d'étudier ont concouru à ce résultat. Nous n'en relèverons qu'une seule.

Au milieu des conflits d'opinion et des luttes ardentes des partis qui ont marqué les premières années de la troisième République, bien des hommes qui pensent et qui sont, ou se croient, doués d'un talent d'écrivain, aspirent à trouver dans la Presse une tribune où ils puissent développer leurs idées. De là à se juger capable de fonder un journal, il n'y a qu'un pas. Il est promptement franchi ; mais, pour élever cette tribune il ne suffit pas de faire à la Sous-Préfecture la déclaration d'un titre de journal, de s'entendre avec un imprimeur et de lancer pendant quelques jours, peut-être deux ou trois semaines, à cent ou deux cents exemplaires, au prix d'appréciables sacrifices d'argent, une nouvelle feuille mort-née.

Quand bien même, et c'est là un grand point, ses promoteurs parviennent à triompher des difficultés matérielles qui rendent toujours aléatoires les débuts d'un journal, il est indispensable qu'elle réponde à un besoin, à un mouvement de l'opinion et puisse, dès l'origine, compter sur une clientèle assurée. Pour n'avoir pas réalisé cette condition primordiale, les fondateurs d'un grand nombre de journaux n'ont pas vu le succès couronner leurs efforts et répondre à leurs espérances.

Disons-le en toute sincérité, il nous semble que, dans l'état actuel des esprits, il n'y a place parmi la Presse dunkerquoise que pour trois ou quatre journaux politiques, répondant chacun à une opinion différente et bien tranchée. Vouloir leur susciter des concurrents, c'est aller au-devant d'une déperdition de forces inutile qui auraient un meilleur emploi dans les feuilles existantes. Et l'on nous permettra de formuler un dernier vœu :

A quelque parti qu'ils appartiennent, les rédacteurs des feuilles dunkerquoises croient, à tort, servir leur cause en abandonnant la défense des principes pour se livrer à des personnalités. Dans une ville de province où, à vivre continuellement en contact les uns avec les autres, on apprend à se connaître par le fort et par le faible, tous les coups portent et laissent des traces persistantes. Puis, lorsque le combat a cessé, les plus ardents eux-mêmes regrettent les blessures qu'ils ont faites. Malheureusement il est trop tard. Le fossé séparant des adversaires, qui auraient pu s'entendre peut-être, est devenu un infranchissable abîme. *Calomniez, calomniez*, a dit Beaumarchais, *il en reste toujours quelque chose*. Puissent les journalistes dunkerquois ne jamais oublier que la courtoisie envers les personnes n'altère en rien la fermeté des convictions. Ils ne s'en sont pas toujours souvenus.

PRESSE NON POLITIQUE

L'histoire de la Presse politique dunkerquoise, depuis trente ans, nous a entraîné dans d'assez longs développements. Même à s'en tenir aux principaux faits, et en observant la discrétion indispensable dans un sujet aussi actuel, nous avons pu fixer certains détails qui, nous l'espérons, ne sont pas toujours dépourvus d'intérêt.

L'histoire de la Presse non politique ne présente pas les mêmes difficultés, mais elle est plus aride aussi. Presque tous les journaux dont il nous reste à parler, ont à peine comptés quelques numéros ; ceux

dont l'existence s'est prolongée le plus longtemps ont vu une saison, et il en est bien peu, dans le nombre, qui suscitent quelques remarques. A vrai dire, notre étude se transforme ici en une série de notes bibliographiques, chronologiquement disposées. Encore, ne saurions-nous affirmer qu'elles soient complètes. Tant de journaux sans lendemain n'ont fait que paraître et disparaître, que nous ne certifions pas de les avoir mentionnés tous.

Quoiqu'il en soit, J.-J. Carlier n'ayant pas fait entrer, d'une façon suivie, les publications de cette nature dans son *Etude*, nous faisons remonter nos recherches à une époque un peu antérieure à 1868.

Le premier journal, dont le titre se trouve enregistré dans nos notes, le *Mirliton Dunkerquois*, Journal charivarique, littéraire et amusant, imprimé dans le format grand in-4°, par la V^{ve} d'Hubert, s'annonçait comme bi-mensuel.

Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici l'article que lui a consacré M. Jules Lepreux, dans son excellente *Bibliographie de la Presse départementale*:

« Le premier numéro de ce journal est du 5 Mai
» 1863, son rédacteur était M. Philippe Klein.

» Il a publié des portraits-charges, dont quelques-
» uns offrent de la ressemblance ; entre autres, celui
» qui, à la quatrième page du premier numéro,
» représente deux facteurs de poste dont l'un, placé
» à la droite, est M. Delozières, l'auteur de l'Histoire
» d'Eperlèques.

» En tête du numéro 5 (15 Juillet), Klein annonçait
» que la condamnation correctionnelle à quinze jours
» de prison, prononcée contre lui, pour coups et
» blessures au sieur Claeys, greffier de la justice de

» paix du canton ouest de Dunkerque, n'amènerait
» pas la suppression du journal.

» Cette affirmation ne se réalisa guère et le carica-
» turiste Klein, photographe de son état, s'en alla
» comme il était venu, sans laisser d'autre trace de
» son passage à Dunkerque que le *Mirliton*. »

L'existence du journal le *Touriste*, feuille grand in-folio, sortie des presses de M^{me} V^{ve} B. Kien, 30, rue Nationale, fut encore plus brève. Le *Touriste* ne compta que trois numéros parus les 1^{er}, 15 Juillet et 1^{er} Août 1868. Cette petite revue, dont la partie littéraire était d'une rare insignifiance, contenait des patrons pour travaux de dames, des découpures mégalographiques, et cette série de casse-têtes chinois auxquels on est convenu de donner le nom de jeux d'esprit.

Le *Carillon de Dunkerque, Journal littéraire, scientifique, artistique, commerciale et agricole*, in-f^o, imprimerie Lorenzo, était hebdomadaire. Il rappelle, par l'esprit général et les sujets traités, les mille feuilles analogues qui pullulent sans cesse au quartier latin. Il est fort rare d'en rencontrer une collection complète. Nous n'en connaissons qu'une, celle de M. Liénard, qui fut, je crois, un des collaborateurs de cette petite feuille. On la parcourt avec agrément. Elle naquit le 1^{er} Janvier 1868 et son numéro final, le vingt-neuvième, porte la date du 12 Juillet de la même année.

Dans la *Gazette-Programme du Casino des Bains de Mer de Dunkerque* (in-4^o quotidien, imprimerie du *Messager du Nord*), nous rencontrons le premier spécimen de ces feuilles légères, créées pour les étrangers durant la saison balnéaire.

Notre plage commençait à acquérir, à cette date,

une certaine notoriété. La publication de la *Gazette-Programme*, joliment imprimée sur papier de couleur variée, fut une entreprise d'intelligente initiative. L'hiver venu, elle n'avait plus sa raison d'être ; son premier numéro était du 22 Juillet 1869.

C'est à un tout autre public que s'adressait la *Publicité Dunkerquoise, feuille d'Annonces de l'Arrondissement de Dunkerque, paraissant le samedi*. Elle vécut un peu plus d'une année : du 31 Octobre 1874 au 25 Décembre 1875, et compta 51 numéros, d'abord dans le format in-4°, puis, à partir du numéro 17, dans le format in-folio. Propriété de son imprimeur, Jouglet, 25, rue des Chaudronniers, ce journal spécial, outre la publicité, réserve une part de plus en plus grande aux renseignements de toute nature.

Il est à croire que le succès, fort relatif pourtant, de la *Publicité Dunkerquoise*, empêcha Napoléon Cornu de dormir, car, tout-à-coup, il lança, durant l'été de 1874, une feuille hebdomadaire in-4°, sortie des presses du *Journal de Dunkerque* et intitulée : *Petites Affiches de l'Arrondissement de Dunkerque (Nord de la France, Belgique)*, paraissant tous les vendredis soir.

Le journal n'eut que trois numéros, mais Cornu, avec sa tournure d'esprit amusante et primesautière, annonça sa disparition par quelques mots gracieusement originaux : « Après deux bégaiements, le nouveau-né est devenu aphone, après la troisième gorgée de bouillie, le journal les *Petites Affiches* a avalé sa cuillère. »

Nous ne pouvons séparer l'un de l'autre deux journaux parus simultanément en 1881 et 1882 qui durèrent environ un an et qui eurent le même inspireur. Ce sont : *Le Trésorier du Soldat, Echo de l'Union*

des Bienfaiteurs des soldats malades et blessés, Journal mensuel non politique, in-8°, et *l'Organe des Coopérateurs, Journal hebdomadaire, commercial, financier et d'annonces*, petit in-f° paraissant le dimanche, à partir du 25 Décembre 1881. Leur rédacteur se dissimulait sous le pseudonyme de Leglaneur. C'était, en réalité, l'abbé Bommelaer, ancien capitaine au long-cours, qui, après avoir occupé le poste de vicaire à Gravelines, était devenu aumônier des hôpitaux de Dunkerque. Le zèle ardent de cet excellent prêtre lui suggérait mille industries pour se procurer des ressources en faveur des soldats et marins malades ou blessés avec lesquels les devoirs de son ministère le mettaient en contact, et dont il devenait promptement le conseiller et l'ami.

De même que ce zèle lui fit un jour inventer une liqueur : le Koscos, dont la vente garnirait son escarcelle, de même il en fit un journaliste. Les bénéfices obtenus par la publication de ces deux journaux devaient servir à donner deux francs par mois au plus grand nombre possible de militaires ou marins traités dans les hôpitaux. Le glaneur ne glana pas une grosse récolte et dut renoncer à son œuvre philanthropique.

La même année 1882 vit paraître et disparaître un journal hebdomadaire in-folio : *l'Echo de Dunkerque*. Ce journal illustré n'avait de Dunkerque que le nom, car imprimé par Larguier, à Paris, il émanait de l'Agence des suppléments-primés pour la province, dirigée par M. Wolff. Les numéros expédiés au nord comme au midi étaient les mêmes partout, le titre seul changeait. Ce fut, en somme, une spéculation peu heureuse, qui sera, ainsi que nous le verrons avec le *Dunkerque Illustré* et le *Nord Maritime Illustré*,

reprise un peu plus tard dans de meilleures conditions.

La pensée de mettre en vente dans notre ville un journal illustré, s'explique tout naturellement par ce fait que Dunkerque devenait le centre d'une station balnéaire de plus en plus fréquentée ; il y avait tout lieu d'espérer qu'on y effectuerait une vente fructueuse. On songea à créer un journal qui paraissant surtout pendant l'été, s'adresserait particulièrement à nos hôtes de passage. Nous verrons donc presque chaque saison apparaître toute une série de petites feuilles qui mourront avec les brises d'Octobre.

Ces petites feuilles sont légion, et malgré tout le soin que nous avons pris de n'en oublier aucune, nous n'oserions garantir de n'avoir pas fait d'omissions.

Le premier journal de ce genre qui se trouve mentionné sur nos notes est : *La Saison de Rosendael-les-Dunkerque*. Il parut dans le format in-4°, deux fois par semaine, durant l'été seulement, pendant les années 1883, 1884 et 1885. Sorti des presses de l'imprimerie Chiroutre, 6, rue David-d'Angers, il ne contenait d'abord que des renseignements de toute nature pour les baigneurs. En 1885, il tenta d'élargir son cadre de façon à pouvoir continuer sa publication durant l'hiver ; il agrandit son format et adjoignit à partir de son septième numéro les mots : *Publication littéraire et artistique* (11 Octobre 1885). De plus, le second de cette série contenait la photographie d'un des artistes du Théâtre ou du Kursaal. Tel est même le seul intérêt qu'il présente aujourd'hui. Le dernier numéro de ce journal est à la date du 31 Juin 1886.

Toutefois, pour ne pas laisser le titre de *La Saison*

tomber dans le domaine public, cette mention reparait depuis lors, de temps à autre, en tête de la troisième page du *Nord Maritime*.

La publication de *La Saison* fut un des nombreux essais de journalisme tentés par L. Braumet, sans que jamais un véritable succès ait couronné ses efforts. Il suffit d'indiquer sommairement quelques-unes de ces feuilles éphémères. Citons, le *Petit Dunkerquois, Journal de Plage et de Théâtre*, petit in f° hebdomadaire, imprimerie du *Phare*. Son premier numéro vit le jour le 15 Juillet 1886, il disparut au bout de quelques mois.

Le *Dunkerque-Artiste, Publication littéraire et artistique*, in-4° hebdomadaire qui ne compta que quelques numéros à partir du 1^{er} Juillet 1888.

Le *Dunkerque-Plage, publication littéraire et artistique*, hebdomadaire.

Le *Dunkerque-Kursaal (Plage de Rosendael)*, qui parurent simultanément en 1890 et finirent avec la saison. On n'y trouvait guère, en réalité, que le programme des distractions offertes aux baigneurs, des réclames et des annonces.

Les tentatives de L. Braumet, pour doter les baigneurs d'un journal à leur usage, n'avaient pas été les seules qui eussent été faites. Dès 1883, M. Minet-Tresca, imprimeur, rue des Pierres, suscitait un concurrent à *La Saison*, par le journal *La Plage, Journal-Programme de la station balnéaire de Dunkerque-Rosendael*, qui parut un été, trois fois par semaine. Il était tiré sur papier de couleur, dans le format in-folio. La plupart des numéros sont enrichis de dessins, caricatures et portraits-charges, dûs au crayon spirituel de M. Lebleu. Le journal était dirigé et, en

partie, rédigé par M. Minet. Il est rare d'en rencontrer une collection complète.

Mentionnerons-nous ici, sortant de l'imprimerie du *Phare*, un pauvre canard petit in-4°, dont nous n'avons que le premier numéro communiqué par M. de Lesdain, et qu'on lança sans date, sous ce titre suggestif : *Le Poulaillet, Journal de la Haute... Galerie*, au prix de cinq centimes. Une annonce de la quatrième page, celle de la représentation de la *Favorite*, donnée sur le théâtre de Dunkerque, le 30 Novembre 1890, permet de déterminer l'époque de sa publication. Il nous semble inutile de parler plus longtemps d'une feuille dont l'article de début était signé « Brailly le Campeur. »

Il est très rare de trouver la collection complète d'une autre feuille in-4°, publiée à intervalles irréguliers, par l'imprimerie Bichain : *Le Comble, Journal de croquis, charges, actualités, dédié à tous les braves gens qui aiment à rire*. Nous n'en connaissons que quelques numéros sans date, conservés également dans la bibliothèque de notre confrère, M. Louis de Lesdain.

Sa riche collection possède aussi deux numéros (sans doute les seuls) d'un journal lancé par Bichain le 1^{er} et le 8 Janvier 1888. Le texte comme les gravures assez grossières qui constituaient le *Dunkerque-Comique* étaient lithographiés.

C'est encore à M. de Lesdain que nous sommes redevables de la communication d'un journal rare, à cinq centimes, imprimé par M. Minet, la *Chronique Dunkerquoise*, journal hebdomadaire, paraissant le dimanche, et qui vit le jour le 1^{er} Avril 1888. Son propriétaire rédacteur avait élu domicile au Grand Hôtel, rue des Capucins, 20, et dissimulait son nom

sous un pseudonyme : Jean Reynaers du Hayons. Nous ignorons qui se cachait sous ce masque, et combien de numéros compta ce journal.

A l'époque où nous sommes parvenus, le journal *La Flandre* se débattait contre une situation difficile. Son propriétaire-gérant, M. Baudalet, pensa que la vogue lui reviendrait, et qu'il ferait une bonne affaire s'il publiait un journal à gravures, dont chaque numéro comprendrait quatre pages de texte in-4°. Le 16 Juin 1889, on voyait, aux vitrines des libraires, le *Dunkerque Illustré*.

Ce journal, propriété d'une Agence de Suppléments, arrivait tout imprimé de Paris. Sur la quatrième page, restée libre, une place était réservée à une chronique dunkerquoise. La spéculation ne fut pas heureuse ; le 10 Novembre, ce journal mourait d'inanition.

Il répondait pourtant à un besoin général, et l'on peut s'étonner qu'il n'ait pas pris, dans la presse locale, une place durable. Au contraire, on ne saurait être surpris que le journal, dont nous relevons maintenant le nom sur nos notes, n'ait pas réussi.

En 1890, quelques brasseurs d'affaires conçurent l'idée assez baroque, d'organiser à Dunkerque une *Exposition Universelle*. On vit, en quelques semaines, se dresser à Malo, entre l'avenue Vallon et la place Turenne, au milieu d'un jardin sans verdure, une grande baraque prétentieuse, dont l'aspect général, pourvu qu'on y mit beaucoup de bonne volonté, devait rappeler le Palais du Trocadéro ! On recourut à tous les procédés de réclames connus, on obtint le concours de quelques commerçants, on attira plusieurs marchands de pastilles du sérail, Algériens des Batignolles, et l'Exposition fut ouverte en Avril 1891.

Toute *great exhibition* qui se respecte, doit nécessairement posséder son organe. Celle-ci ne manqua pas à ce devoir, et le 9 Avril paraissait, au prix modique de dix centimes, le *Journal Officiel de l'Exposition de Rosendaël-Dunkerque, Organe des intérêts des Exposants*, hebdomadaire, de quatre pages in-4°. Il compta 23 numéros et disparut le 27 Septembre. Il n'avait été, en réalité, qu'une tribune toujours remplie des doléances ou des récriminations des organisateurs, car la discorde n'avait pas tardé à se mettre dans le camp d'Agramant. Pour conclure, ils aboutirent à la faillite.

Le fiasco complet du *Journal de l'Exposition* donnait une leçon ; il montrait qu'il faut savoir proportionner ses efforts aux ressources dont on dispose. On se remit donc à suivre les sentiers battus ; on borna son ambition à faire paraître pendant la saison des bains, des petites feuilles de circonstance comme précédemment.

Tel fut, à partir du 21 Mai 1893 : *La Vague, Journal hebdomadaire, écho mondain, littéraire et artistique de la plage de Malo-les-Bains*. Imprimé sur papier rose pâle, dans le format petit in-f°, d'abord à l'imprimerie du *Dunkerque*, puis à l'atelier particulier de son rédacteur, M. Guillaume, il avait, au début, pour frontispice une femme nue, couchée sur les flots, qui rappelle un tableau célèbre de Baudry. Cette image trop suggestive éveilla des susceptibilités. Elle fut modifiée à partir du 29 Juillet, époque à laquelle la publication devint bi-mensuelle jusqu'au 9 Octobre où elle cessa de paraître.

En 1895, 1896 et 1897, le soin de renseigner les baigneurs fut confié par l'imprimerie Manier et C^{ie},

au journal *La Plage de Malo-les-Bains*, paraissant le dimanche, dans le format in-4°. Il était rédigé par M. Flinois qui avait établi le siège de son administration au centre même de sa clientèle : avenue Faidherbe prolongée.

Dans ces dernières années, il semble que toute l'initiative des promoteurs de journaux non politiques, se soit uniquement préoccupée de favoriser le développement de notre station balnéaire. A Dunkerque même nous ne trouvons à mentionner que les *Petites Affiches dunkerquoises*, *Journal spécial pour les affiches, les annonces judiciaires, légales, commerciales, informations, réclames, avis divers, etc...*, paraissant le dimanche. Ce journal, in-folio hebdomadaire, qui vit le jour le 15 Avril 1894, se fonda, en Janvier 1897, avec le *Courrier Dunkerquois*, dont nous avons parlé en traitant la presse politique.

Une petite feuille analogue, mais au cadre plus large, car on y faisait une place à la littérature proprement dite, a été lancée, dans le courant de 1898, par M. Vanderheyde, directeur d'une agence d'affaires, rue du Sud, elle publiait en feuilleton un roman local : « Les Cloches du Monastère », de M. A. Jannin, et n'a compté que quelques numéros.

Avec le *Petit Mousse*, nous rentrons dans la série des journaux balnéaires, mais à lui seul, il forme une catégorie spéciale, car, en lançant le premier des quinze numéros qui en constituent la collection, et qui porte la date du 7-14 Juin 1896, il se souciait bien moins de créer un écho mondain, que de lancer un journal de calomnies, d'insultes et de chantage. Polvent, son rédacteur, préludait, dans le *Petit Mousse*, à l'ignoble campagne qu'il devait plus activement

poursuivre dans le *Torpilleur*. Le sort de cette première feuille aurait dû l'avertir du destin réservé à celle qui lui succéda. Bientôt le pamphlétaire ne trouva plus, à Dunkerque, d'imprimerie pour sa feuille de chou. Il essaya d'en prolonger l'existence en s'adressant à Lille, puis à Calais, en tentant d'organiser un atelier spécial. Tout fut inutile. Poursuivi devant les tribunaux, condamné pour diffamation, le *Petit Mousse* périt de mort violente, avec son numéro du 20-27 Juillet 1896.

Il nous reste à mentionner (sauf erreur ou omission), pour terminer la revue des journaux dunkerquois non politiques, le *Nord Maritime Illustré*, en cours de publication depuis le 29 Mai 1898.

Comme ces congénères, l'*Echo de Dunkerque* et le *Dunkerque Illustré*, dont on a rencontré plus haut les noms, ce journal est imprimé à Paris, en huit pages in-folio, avec gravures en couleur et en noir. Au début, il n'était pas dunkerquois que de nom. Le propriétaire du *Nord Maritime* quotidien ajoutait à chaque numéro un encartage illustré et des articles locaux d'un très réel intérêt. Il est regrettable que des considérations matérielles aient contraint de renoncer à cette adjonction primitive.

Notre revue de la Presse locale serait terminée si, pour épuiser la matière, nous n'avions le devoir de réserver un court chapitre à la Presse périodique dunkerquoise depuis trente ans.

PRESSE PÉRIODIQUE

Quand on a, comme nous venons de le faire, entrepris la tâche, assez ingrate parfois, de parcourir les journaux de tous genres qui ont été publiés à Dunkerque, depuis ces trente dernières années, de résumer leur histoire, et de les apprécier dans la mesure où un jugement est possible pour un contemporain, une conclusion s'impose d'elle-même à l'esprit.

On ne saurait méconnaître, en considérant les choses à un point de vue un peu élevé, et en s'appliquant à faire abstraction de ses préférences personnelles, que la masse de ces journaux présente une somme considérable de travail, et témoigne souvent, chez leurs collaborateurs, d'un talent très appréciable.

Cependant, il faut le dire, et, en province, il ne saurait guère en être autrement, ces journaux ne sont, en général, qu'un écho affaibli des feuilles parisiennes ; ils sont, le plus souvent, éphémères, laissant à peine derrière eux un fugitif souvenir.

C'est donc surtout dans la presse périodique, où les auteurs ont plus de place pour développer leurs idées que les esprits distingués (il en est, dans nos départements, un plus grand nombre qu'on ne croit) peuvent faire preuve d'une originalité véritable, de connaissances variées et étendues.

Et d'abord, comme nous prenons ces mots : *Presse périodique*, dans leur acception la plus large, avant de commencer l'examen des publications auxquelles cette désignation paraît le mieux convenir, il est nécessaire de réparer un oubli de J.-J. Carlier, et de mentionner les *Recueils de procès-verbaux* ou documents

statistiques, mis régulièrement au jour par la Chambre de Commerce.

Quelques-uns de nos lecteurs s'étonneront peut-être de nous voir réserver une place à des fascicules de toute nature et de tout format, qui n'ont qu'un rapport fort éloigné avec le mouvement des esprits et des idées à Dunkerque.

Pourtant, leur collection, très difficile à réunir, et que la Bibliothèque du Bâtiment Central est peut-être seule à posséder complète, renferme des indications précieuses pour l'histoire industrielle, maritime et commerciale de notre cité. Pour suivre, en particulier, les phases successives de l'accroissement du port et de ses transformations, il est indispensable, nous le savons par expérience, d'avoir continuellement sous les yeux les publications qui émanent d'elle.

Nous n'avons pas ici à en fournir la preuve. Notre cadre nous prescrit de nous borner à une simple notice bibliographique ; encore, est-elle si compliquée, que sa rédaction eut été bien difficile sans le bienveillant concours de M. Bossaut, bibliothécaire de la Chambre de Commerce. Nous nous acquittons volontiers d'une dette de gratitude, en le remerciant de la parfaite obligeance avec laquelle il nous est venu en aide, et nous ne pouvons mieux faire que de reproduire textuellement la note qu'il nous a transmise. La voici :

C'est en 1846 que, pour la première fois, la Chambre de Commerce a publié, sur une grande feuille volante (in-folio, C. Drouillard, Dunkerque), un *Résumé général du mouvement des marchandises de toute nature et de la navigation au port de Dunkerque, ainsi que des perceptions*. Cette publication fut continuée sans nulle modification jusqu'en 1858. De 1846 à 1852, elle

s'imprima à Dunkerque chez Drouillard, puis de 1853 à 1858 inclusivement, chez Vanderest, enfin de 1855 à 1858, chez Benjamin Kien.

En 1859, la Chambre de Commerce transforma sa statistique annuelle, qui parut désormais sous forme de cahier (in-douze, oblong), comprenant plusieurs tableaux, dont quelques-uns se repliaient. Dès 1862, le format fut celui de l'in-octavo jusqu'en 1872. A cette époque, les tableaux qui, dès le début, étaient au nombre de neuf, avaient été successivement augmentés et portés à dix-neuf. Imprimeur: Benjamin Kien.

En 1873, le *Résumé Général* se publie en petit in-folio (B. Kien).

A partir de 1874, les Tableaux statistiques sont précédés du *Recueil des procès-verbaux des séances de la Chambre*. Il conservait jusqu'en 1877 le format in-folio: 1874 (B. Kien), 1875 (A. Jouglet, Dunkerque), 1876 et 1877 (V^{ve} Lorenzo, Dunkerque).

En 1878, la Chambre de Commerce adopte définitivement pour la publication de son recueil annuel (séances et statistiques) le format in-octavo. Ce recueil est édité jusqu'en 1894 par les imprimeurs suivants: 1878 (V^{ve} Lorenzo), 1879 (Minet-Tresca, Dunkerque), 1880 et 1881 (Paul Michel, Dunkerque), 1882 et 1883 (E. Taverne, Dunkerque), 1884 (F. de Boisadam, Dunkerque), 1885 à 1890 (G. Baudalet, Dunkerque), 1891 à 1894 (Paul Michel).

De 1888 à 1893, soit pendant six ans, la Chambre de Commerce publie un *Bulletin mensuel* qui se compose d'un compte-rendu analytique des séances et de différentes données statistiques (Mouvement des navires, Importations et Exportations (grand in-8°, éditeur P. Michel).

Pendant l'année 1894 seulement, ce bulletin mensuel devient in-8° et comprend les procès-verbaux *in-extenso* des délibérations de la Chambre (P. Michel).

En 1895, la Chambre de Commerce, sur le rapport d'un de ses membres, donne à ses périodiques la forme qu'ils ont conservée depuis lors. Un seul format est conservé l'in-octavo. La statistique est séparée des délibérations. Celles-ci se publient par cahiers mensuels, formant recueil à la fin de chaque année. La statistique annuelle est imprimée dans un volume de 140 pages environ. Enfin, paraît chaque mois, une brochure dite « *Statistique mensuelle* », de douze pages. Ces différentes publications ont été éditées en 1895 et 1896 par P. Michel, et en 1897 et 1898, par l'Imprimerie Dunkerquoise.

Les renseignements bibliographiques qui précèdent, prouvent que J.-J. Carlier a commis une erreur regrettable en négligeant de parler des *Recueils de la Chambre de Commerce*. Ils avaient bien leur place indiquée dans son travail, puisque les premiers remontent à 1846. Il a été moins oublieux envers les *Mémoires de la Société Dunkerquoise, pour l'encouragement des Sciences, des Lettres et des Arts*, dont il nous faut maintenant dire quelques mots.

Dans son Etude, en effet, J.-J. Carlier a mentionné les publications de cette Compagnie, en constatant que sa fondation avait eu pour conséquence de rendre inutile la mise au jour de volumes analogues à ceux des *Muses dunkerquoises*. C'est exact, car, dès l'origine, elle est devenue un centre intellectuel d'autant plus ardent que l'universalité de son programme, embrassant toutes les connaissances humaines, laisse la plus grande latitude à chacun de ses membres.

Au moment où J.-J. Carlier déposait la plume, la collection des *Mémoires* comprenait déjà dix-huit volumes ; elle en compte trente-et-un aujourd'hui, tous du format in-8°, renfermant un nombre variable de pages, quelques-uns avec des planches, cartes ou figures.

Cette collection constitue, si l'on peut s'exprimer ainsi, une bibliothèque aussi riche que variée, mais qui donne mal encore une idée du vaste champ sur lequel la Société a étendu ses investigations, pendant les quarante-huit années de sa laborieuse existence.

Jusqu'en ces dernières années, en effet, la publication dans les *Mémoires* des procès-verbaux, programmes de concours, et autres informations dont l'intérêt n'est que temporaire, occupait une place hors de proportion avec leur importance réelle, restreignant d'autant l'espace réservé aux études de longue haleine. Pour obvier à cet inconvénient, la Société, sous l'initiative de son dévoué président, M. F. Duriau, décida, en 1896, la publication d'un *Bulletin* trimestriel in-8°, contenant les compte-rendus de chaque séance. Si ces fascicules ne contenaient rien d'autre, les membres de la Société seraient seuls à y recourir, mais on y rencontre aussi des travaux dans lesquels la concision est un mérite de plus.

En adoptant ce double mode de publication, la Société Dunkerquoise s'est inspirée de l'exemple, depuis longtemps donné par une autre société savante, dunkerquoise aussi, bien que, comme son titre l'indique, le *Comité flamand de France*, elle étende son activité sur tout le territoire français où la langue flamande est encore en usage, c'est-à-dire, sur les arrondissements de Dunkerque et d'Hazebrouck.

Les Flamingants français n'ont, sans doute, pas les hautes visées de leurs amis d'au-delà la frontière, et ne poussent pas comme eux leur ambition jusqu'à prétendre mettre sur le même pied, leur idiome local et le français ; mais ils savent que le *Mœder tael*, comme ils affectent de l'appeler, régnaît jadis sans conteste sur le territoire de Waterland. Ils voudraient que là, du moins, la vieille langue, parlée par leurs ancêtres, ne tombât pas au rang d'un patois corrompu et informe. Aussi, fidèles à un glorieux passé, dont, quoiqu'on dise, cette langue flamande est le dernier vestige, ont-ils créé un foyer vers lequel convergent tous leurs efforts à entretenir, sous quelque forme qu'il se présente, le culte des vieilles traditions.

Le Comité flamand de France, dans le cadre bien défini que lui assigne ses statuts, est donc à la fois une société historique, littéraire et archéologique. Fondé en 1854, il a publié, depuis son origine, une série de *Bulletins* trimestriels contenant les procès-verbaux des séances tenues, tour à tour, dans les principales localités de la Flandre française, et des volumes d'*Annales*.

Ces volumes, au nombre de dix, en 1868, s'élèvent maintenant à vingt-quatre. Ils constituent un recueil d'une incomparable richesse qui, par la variété des sujets, l'importance des documents publiés, le mérite reconnu des travaux qu'ils renferment, forment un inépuisable répertoire de renseignements, pour tous ceux qui veulent approfondir l'histoire du pays flamand, surtout au Moyen-Age.

A quiconque serait disposé, comme il arrive trop souvent, à nier l'érudition provinciale et à dénigrer l'activité intellectuelle qui s'y déploie, on peut donc,

en toute justice, opposer les *Mémoires de la Société Dunkerquoise* et les *Annales du Comité Flamand de France*.

A la suite de ces deux publications, nous devons ranger le *Bulletin de l'Union Faulconnier*, société historique de Dunkerque, publié trimestriellement en fascicules in-8°, et sorti des presses de M. Chiroutre, rue David d'Angers, 6.

Nous n'avons pas à insister sur cette jeune association de travailleurs guidés, dans leurs recherches, par la pensée de faire mieux connaître le passé de la cité natale.

Ceux de nos lecteurs qui ont bien voulu nous suivre jusqu'ici, tiennent entre leurs mains le 5^e fascicule de *l'Union*, et si la Société est en mesure de poursuivre ses travaux, c'est à leur concours actif, et à leur bienveillant appui qu'elle le doit. Nous n'avons donc pas à leur dire qui nous sommes, mais à les remercier cordialement, en les priant de nous rester fidèles.

C'est aussi à une clientèle fidèle et dévouée que s'adresse le *Bulletin mensuel de Notre-Dame-des-Dunes* qui paraît depuis 1890.

Rédigé par le chapelain du sanctuaire, ce petit journal religieux, imprimé par M. Minet-Tresca, 6, rue des Pierres, ne comprend chaque mois que quatre pages in-8°. Ce n'est qu'une sorte de répertoire des fêtes données en l'honneur de la Vierge ou des Saints, mais il faut remarquer sa couverture portant, au centre, une représentation de la Madone si vénérée à Dunkerque.

L'Institution libre dirigée depuis quarante ans par M. le chanoine Durand, avec un zèle que rien ne décourage, a été placée par lui sous l'invocation de

Notre-Dame des Dunes. Pendant de longues années, nul n'a songé à conserver par écrit le souvenir des principaux faits qui intéressent le collège. Depuis l'année scolaire 1888-89 seulement, il n'en est plus ainsi. A partir de cette date, on a annuellement distribué aux élèves, aux professeurs et aux amis de l'Institution, un fascicule portant ce titre : *Institution libre de Notre-Dame des Dunes, Souvenir de l'année scolaire*. Il résume brièvement pour chaque année, les événements saillants qui ont marqué la vie de l'Institution, enregistre les succès du collège aux différents examens ; conserve le nom des élèves admis aux grandes écoles du Gouvernement, reproduit les discours prononcés à la distribution des prix, ainsi que ceux dont la fête du Supérieur et les autres fêtes intimes ont été le prétexte. Cette publication continue de nos jours.

Le Collège communal n'a pas voulu demeurer en arrière. Cédant au mouvement qui entraîne chaque établissement universitaire à créer un organe de publicité qui soit un témoignage de sa vitalité propre devant servir de lien entre les générations ayant passé sur ses bancs, il édite à l'imprimerie Coddée, 28, rue de Soubise, un recueil trimestriel in-8° par fascicules d'une vingtaine de pages. C'est l'*Echo du Collège Jean Bart, Bulletin trimestriel du Collège universitaire de Dunkerque*. Comme le précédent, il note avec soin les succès de l'établissement, il résume les faits qui intéressent son existence : solennités et fêtes scolaires, mais en outre, pour fournir matière à une publication trimestrielle, il publie de bons devoirs d'élèves et des travaux originaux dus aux professeurs. Maîtres et élèves se trouvent ainsi associés dans une œuvre commune.

L'Echo du Collège Jean Bart a lancé son premier numéro le 1^{er} Janvier 1896, sous la direction de M. Kempe, le distingué professeur d'histoire et de géographie.

Ces manifestations de la vie individuelle d'un corps enseignant ou corporatif dont les *Souvenirs du Collège Notre-Dame des Dunes* et *l'Echo du Collège Jean-Bart* nous fournissent la preuve, se sont plus énergiquement dessinés dans d'autres milieux. C'est à elles que sont dues, pour une part sensible, la création des nombreux syndicats ouvriers qui, depuis une quinzaine d'années, ont surgi de tous côtés en France.

Les gens de mer ne pouvaient rester indifférents au sentiment de solidarité qui pousse les membres d'une même profession à s'unir pour la défense de leurs droits ou l'exposé de leurs revendications.

Lorsque le *Syndicat des Marins réunis de France* se constitua, les capitaines Bertot et Dupon organisèrent une de ses sections à Dunkerque. Celle-ci se donna une tribune particulière, en une revue paraissant tous les deux mois : *Le Travail Maritime*, publié par brochures d'environ 24 pages in-8°.

Le Travail Maritime, lit-on dans son numéro du mois de Janvier 1894, aborde aux hasards de l'actualité toutes les questions maritimes qui intéressent quelqu'un des syndiqués et fait connaître l'avis du Syndicat quand tout le monde est d'accord, les différents avis motivés quand il y a divergence de vues entre les marins assistant aux délibérations.

Le Travail Maritime compte jusqu'à présent douze fascicules, du mois d'Octobre 1893 au mois d'Août 1898.

Le Syndicat des Marins existe toujours, mais son organe officiel a cessé de paraître.

Un lien étroit relie la science nautique à la science géographique et c'est maintenant d'un recueil de géographie que nous devons parler.

La géographie, que nous avons la réputation de mal connaître, a été, depuis une trentaine d'années, sur tous les points du territoire, l'objet d'études approfondies, qu'ont encore favorisé l'extension de notre domaine colonial.

Le mouvement que nous venons d'indiquer, et qui prit naissance dans les années qui suivirent l'Année Terrible, provoqua, dans notre région, la création de Sociétés de Géographie locales qui, pour rendre leurs efforts plus puissants et plus féconds, se constituèrent en Union. Dunkerque, avec Lille et Douai, fut longtemps un des centres les plus actifs de cette Union. Mais, tout dernièrement, les associés dunkerquois ont pensé à recouvrer leur indépendance; ils ont estimé qu'en utilisant les ressources propres dont ils disposaient, en s'appliquant à étudier, à un point de vue essentiellement local, les graves problèmes de géographie, dans la mesure où ils pouvaient servir les intérêts spéciaux d'un grand port, ils pourraient vivre sur leur propre fond, voler de leurs propres ailes. En conséquence, la séparation d'avec l'*Union Géographique du Nord* fut votée, et l'association nouvelle prit le nom de : *Société de Géographie de Dunkerque*. Elle publie, depuis le 15 Juin 1898, par fascicules trimestriels imprimés chez M. Paul Michel, rue de la Marine, et dans le format in-8°, un *Bulletin*, enrichi depuis le 1^{er} Décembre, de gravures ou de phototypies.

Il est encore impossible de prévoir le succès réservé, dans l'avenir, à une entreprise qui débute à peine; mais, on peut dire, dès à présent que, par

l'intérêt des articles qu'il contient, la variété des sujets qu'il aborde, le *Bulletin de la Société de Géographie de Dunkerque* est appelé à prendre un rang honorable parmi les publications similaires.

CONCLUSION

Nous avons entrepris de compléter, en la conduisant jusqu'à nos jours, l'Etude que J.-J. Carlier avait jadis consacré à la Presse dunkerquoise. Notre tâche est terminée, puisque nous l'avons menée jusqu'au 15 Juin 1898. Elle n'a pas toujours été facile, souvent même fastidieuse. Nous voudrions pourtant, sans oser l'espérer, que notre Etude offrit un intérêt documentaire. Ce serait déjà un mérite ; mais, si nous ne nous méprenons point, elle en présente un autre. Ce travail bibliographique ne sera pas, en effet, sans utilité, s'il contribue à prouver que Dunkerque, tout occupée qu'elle soit de ses intérêts maritimes et commerciaux, n'est pas autant que l'a dit de Jouy, dans *l'Ermite en province*, et, avant lui, Pigault-Lebrun, dans *Mon Oncle Thomas*, une ville réfractaire à toute culture intellectuelle élevée. En a-t-il été ainsi jadis ? Les faits, exposés dans l'Etude de J.-J. Carlier, démontrent que non, et, d'autre part, l'histoire de la Presse locale, depuis trente ans, n'a été si fournie et si variée que parce qu'un grand nombre d'esprits cultivés, fidèles amis des Belles-Lettres et des Sciences, ont successivement apporté à la Presse, le concours assidu de leur collaboration.

LES MOULINS A EAU

A DUNKERQUE

(2^e Article)

PAR

M. HENRI DURIN

Membre Actif Résidant



En parcourant le travail que Belidor publia au siècle dernier sur l'architecture hydraulique, nous avons trouvé de précieux renseignements sur le moulin à eau qui existait autrefois à Dunkerque et que nous avons signalé dans un précédent article, paru dans le *Bulletin de l'Union Faulconnier* (1).

Belidor nous donne aussi quelques explications sur l'utilisation par le dunkerquois Perse du mouvement des marées pour le fonctionnement des moulins à eau.

Les dispositions de Perse ayant été mises en pratique dans celui de Dunkerque, nous en donnerons premièrement la description ; elle intéressera sans doute quelques-uns de nos lecteurs.

Certes, la découverte de Perse est assez ingénieuse, mais Belidor nous semble tomber dans l'hyperbole, quand il affirme que sa valeur ne saurait être trop louée :

« L'on en attribue, dit-il, la première invention à

(1) Deuxième Bulletin du premier volume.

» un nommé Perse, maître charpentier de Dunkerque,
» qui mérite assurément beaucoup d'éloge, n'y ayant
» point de gloire plus digne d'un bon citoyen que
» celle de produire quelque invention utile à la
» Société. »

Le maître charpentier dunkerquois suppose le courant venant de la mer M et se rendant lors de la marée montante dans un bassin B. Il actionne sur son passage par le canal A la roue du moulin R, les deux canaux latéraux C D étant fermés par des écluses E.

Pour faire tourner le moulin dans le même sens à la marée descendante, on ferme le canal principal par une écluse en G, qui oblige les eaux du réservoir à passer par le canal latéral D. Ces eaux, trouvant la seconde partie du canal principal également fermée par une écluse en H, sont forcées de repasser sous la roue du moulin et de se jeter à la mer par le canal latéral C.

Mais la partie la plus intéressante du travail de Belidor est la description du moulin à blé qui était situé dans Dunkerque, entre les canaux de Furnes et des Moères (1).

Ce moulin comprenait huit paires de meules, dont deux fonctionnaient sous l'action du vent et les six autres étaient mues par la puissance de l'eau.

Nous avons dit précédemment que la différence ordinaire de niveau entre les deux canaux était d'environ six pieds.

L'aqueduc qui amenait les eaux, se divisait au

(1) Ces canaux traversaient la place de la République et la place Jeanne d'Arc actuelles.

Bulletin - Union Faulconnier

Union Faulconnier (Dunkerque, Nord). Bulletin - Union Faulconnier. 1899/03/31-1899/12/31.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

La Presse Dunkerquoise de 1868 à 1898

Par M. Emile BOUCHET, Membre Actif Résidant

APPENDICE

Dans le travail publié sous ce titre, et inséré au *Bulletin de l'Union Faulconnier*, paru le 30 Juin 1899, il s'est glissé un certain nombre d'erreurs que notre bonne foi et notre souci de la vérité nous obligent à corriger. Dans un exposé de ce genre, résumé nécessairement un peu sec de faits et de dates, les erreurs étaient inévitables. En demandant au lecteur de les excuser, nous le prions de remplacer les passages relatifs au *Dunkerque* et à *l'Avenir de Dunkerque* (pages 183 et 184 du volume) par les paragraphes suivants :

« En consultant la liste chronologique des organes politiques de la Presse locale en ces dernières années, nous y relevons maintenant le nom du *Dunkerque*, journal républicain quotidien.

On ne s'étonnera pas si nous nous bornons à mentionner ce journal ; il recueillait simplement la succession du *Phare*, contraint pour des raisons d'ordre intérieur qui seraient sans intérêt pour le public, d'éteindre sa lanterne. Si le local de l'imprimerie fut transporté de la rue du Sud, 29, à la rue de Soubise, 28, et si M. Manier, placé à la tête de cette imprimerie devenait *ipso facto*, gérant de ce journal, la rédaction en chef restait confiée à M. A. Tubert. C'est assez dire que cette feuille changeait de titre sans modifier sa ligne politique.

Dans un certain ordre d'idées, les modifications provenant d'un changement de titre, du remplacement de l'imprimeur ou de transformations matérielles dans la

contexture d'un journal n'ont qu'une importance relative quand ce journal continue, sans changer ni de conseil de surveillance, ni de rédacteur en chef, à obéir aux mêmes inspirations et à suivre le même programme.

En fait, l'*Avenir de Dunkerque* ne fit que succéder au *Dunkerque*, par suite d'un de ces avatars assez fréquents dans notre presse locale. Le premier numéro du *Dunkerque* parut le 16 Juin 1894; il cessa brusquement sa publication le 3 Octobre 1896, à la suite de circonstances qu'il nous reste à faire connaître.

Dans le courant de l'année 1896, des démêlés surgirent entre M. Tubert, rédacteur en chef du *Dunkerque*, soutenu par le conseil de surveillance du journal, et M. Manier, imprimeur. M. Tubert fut congédié par celui-ci, M. Manier s'attribuant le droit de mettre à la tête du journal dont il était le gérant un rédacteur à sa convenance. M. Tubert et le conseil de surveillance le lui contestaient. Ce litige fut soumis à la justice et, en attendant qu'elle eut statué, le 6 Août 1896, le nom de M. Tubert était enlevé de la manchette du *Dunkerque*.

Un jugement du Tribunal de Commerce, réintégra M. Tubert dans ses fonctions malgré M. Manier qui, dans son numéro du 9 Août, déclarait formellement décliner toute solidarité comme toute responsabilité morale au sujet des articles que M. Tubert pourrait insérer. Néanmoins, ce jour même, le nom du rédacteur en chef reparait dans la manchette, conjointement avec celui de M. Manier, Directeur, jusqu'au 20 Août.

La situation était intenable. Pour la dénouer, M. Tubert prit le parti de susciter un concurrent au *Dunkerque*.

Tandis que M. Manier se mettait en quête d'un autre rédacteur en chef, M. Tubert s'entendait avec M. Coddée, ancien chef vendeur du *Nord Maritime*, pour créer, de compte à demi, une imprimerie rue de Beaumont, 49. C'est de là que fut lancé un journal, dont le premier numéro porte la date du 4 Octobre 1896 : *L'Avenir de Dunkerque, Journal quotidien républicain indépendant*, qui poursuit encore sa carrière au moment où nous écrivons.

Le titre *l'Avenir de Dunkerque* avait déjà paru en 1870, aux vitrines des libraires, en tête d'un journal qui n'eut qu'une existence éphémère et dont M. Hilaire Comignan était le fondateur; mais la confusion entre les deux feuilles est impossible puisque, lorsque vingt-six ans plus tard, M. Tubert et M. Coddée se l'approprièrent, il était tombé dans le domaine public.

Il résulte de ce qui précède que *l'Avenir de Dunkerque* ne succéda pas purement et simplement au *Dunkerque*. Ils parurent simultanément pendant un espace de temps très court. A quelle date pourtant ce dernier cessa-t-il brusquement sa publication? Je n'ai pu le savoir avec précision. Le dernier numéro de la collection du *Dunkerque* existant à la Bibliothèque Communale porte la date du 3 Octobre; le premier numéro de *l'Avenir* porte celle du 4. En admettant que cette collection soit incomplète, il ne saurait lui manquer que quelques numéros puisque *l'Avenir* constate incidemment, le 7 du même mois, la disparition de son confrère. Cette mort brutale s'explique aisément,

Dans l'intervalle, il y avait eu échange de papier timbré entre MM. Coddée et Manier. Celui-ci perdit le procès qu'il avait intenté. Réduit dans ses derniers retranchements, amené par son conseil de surveillance à une liquidation amiable, M. Manier renonça à la lutte; le *Dunkerque* disparut, *l'Avenir* triomphant survécut seul et, quelques mois plus tard, M. Coddée abandonnant son atelier de la rue de Beaumont, 49, établissait le siège de l'Imprimerie Dunkerquoise rue de Soubise, 28, où M. Tubert transportait également le bureau de rédaction de son journal.

Ce simple exposé montre qu'à partir du milieu de l'année 1896 jusque dans le courant d'octobre, où le combat cessa par la mort de l'un des combattants, la presse républicaine de Dunkerque subit une crise violente; ce ne fut pas trop de tout le dévouement d'amis sincères pour la dénouer; c'était justice; il est bon que dans une ville de l'importance de Dunkerque chaque opinion politique respectable ait un représentant attitré dans la presse locale ».



D'autres erreurs moins importantes m'ont également été signalées. Parlant du *Phare*, à la page 169 du volume, j'avais dit sous une forme dubitative :

« A cette date, on voit s'effectuer plusieurs changements de rédacteurs en chef. Le premier, M. A. Georges fut un intérimaire, puis vint M. de Boisadam ; celui ci eut pour successeur M. Nadal, qui abandonna, *si je ne me trompe*, la plume du journaliste pour s'enrôler, je ne sais à quel titre, dans la grande armée des fonctionnaires, etc. »

Je me trompais en effet. En quittant Dunkerque M. Nadal n'est pas devenu fonctionnaire, il est resté et reste encore journaliste, attaché à la rédaction d'un journal au Havre.

Enfin, le sieur Polvent, fondateur du *Torpilleur*, de triste mémoire, n'a jamais appartenu, comme je l'ai dit page 186, à la rédaction de l'*Avenir*. C'est à celle du *Dunkerque* qu'il avait été attaché.

Nous avons prié le lecteur d'excuser les erreurs ou omissions qui auraient pu se glisser dans la partie de notre travail consacré à la presse balnéaire. Celle-ci a compté tant de feuilles éphémères, dont les collections sont rarement complètes, même à la Bibliothèque Communale, que les confusions étaient faciles. C'est une confusion de ce genre que nous voudrions réparer.

La Saison, mentionnée à la page 195 de ce volume, comme étant le premier journal créé à Dunkerque en vue de la station balnéaire, ne peut prétendre à la priorité. Celle-ci revient de droit à une feuille dont nous parlons à la page suivante : *La Plage, Journal-Programme de la station Balnéaire de Dunkerque-Rosendael*.

Le premier numéro de *La Plage* parut non en 1883, mais le 9 Juillet 1881. Il était tri-hebdomadaire, tiré sur papier de couleur dans le format in-f°. Durant sa première campagne, il fit paraître vingt-sept numéros, puis suspendit sa publication le 9 Septembre, pour la reprendre en vingt-cinq numéros du 8 Juillet au 3 Septembre 1882.

La concurrence de *La Saison*, dont le prix était moins élevé, vint arrêter l'essor de la vaillante petite feuille ; cependant elle ressuscita en 1885 et compta cette année-là vingt-deux numéros à partir du 12 Juillet. *La Plage* était alors quelquefois illustrée de dessins dus à la plume alerte de MM. Lebleu et Braquaval. Ce journal était dirigé et en grande partie rédigé par M. Minet, son imprimeur, le seul peut-être qui en possède aujourd'hui une collection complète.

